

REVUE DE PRESSE

LES FORCES VIVES

ANIMAL ARCHITECTE / CAMILLE DAGEN & EMMA DEPOID



Création le 14 mars 2024 au Maillon à Strasbourg.

En tournée les 10 et 11 octobre 2024 à la Comédie de Colmar, les 8 et 9 novembre 2024 au Phénix à Valenciennes dans le cadre de Next Festival, du 29 novembre au 20 décembre 2024 à L'Odéon à Paris, du 12 au 31 mars 2025 à la Comédie de Reims et du 8 au 10 avril 2025 au théâtre des 13 vents à Montpellier.

CONTACT PRESSE

AlterMachine

Elisabeth Le Coënt - Erica Marinozzi
elisabeth@altermachine.fr - erica@altermachine.fr
06 10 77 20 25 - 06 41 52 25 66

SOMMAIRE

JOURNALISTES VENUS	page 3
POINT RADIO	page 7
PRESSE ÉCRITE	page 12
Quotidiens	page 13
Hebdomadaires	page 23
Mensuels	page 27
WEB	page 29

JOURNALISTES VENUS

JOURNALISTES VENUS

QUOTIDIENS

CHEVILLEY Philippe – Les Échos

DARGE Fabienne – Le Monde

FAURE Sonya – Libération

GAYOT Joëlle – Le Monde

GLEYZE-ESTEBAN Samuel – L'Humanité

PALOU Anthony – Le Figaro

HEBDOMADAIRES

HELUIN Anaïs – Politis

LE TANNEUR Hugues – La Vie

MENSUELS

ENJALBERT Cédric – Philosophie Magazine

TRIMESTRIELS

ADLER Laure – Les Inrockuptibles

ARVERS Fabienne – Les Inrockuptibles

BOIRON Chantal – Ubu scènes d'Europe

BIMESTRIELS

MAZLOUMI Mathab – Actualité de la scénographie

RADIO

ENTE Julien – Radio Campus Paris – *Pièces détachées*

GOUMARRE Laurent – France Inter – *Le Masque et la plume*

IMBERT Fanny – Radio France – pigiste – service culture

MANZONI Rebecca – France Inter – *Le Masque et la plume*

MINAUDIER Anouk – France Culture – *Comme un samedi*

NEGULESCO Ilinca – France Inter – *Le Masque et la plume*

RICHEUX Marie – France Culture – *Book club*

SIGALEVITCH Anna – France Inter – *Classic & Co* et France Culture – *Les Midis de culture*

TV

MARTIN Lucie – France 3 – JRI

WEB

AMBROISE-RENDU Anne-Claude – Culture-tops.fr

BARBAUD Marie-Laure – Mlascène.com

BEYRAND Adèle – Mouvement.net

BOUQUET Vincent – Scènweb.fr

CHENIEUX Annie – Autheatretailleurs.com

DAVAL Mathias – I/O Gazette.fr

DAVIDOVICI Mirelle – Théâtredublog.unblog.fr

DIAZ Alexandra – Regarts.org

DUMEZ Laura – Cult.news

FRANCK Sarah – Arts-chipels.fr

GIOLITO Christophe – Lelittéraire.com

GROSOS Mathis – madmoizelle.com

HOTTE Véronique – Hottellothéâtre.fr

INISAN Victor – I/O Gazette.fr

JACQUET Amaury – Publickart.net

KUTTNER Hélène – Artistikrezo.com

LANG Milène – Zone-critique.fr

LESQUELIN Pierre – I/O Gazette.fr & Détectives-sauvages.com

MARCOS Juliette – Surlesplanches.org

MEKLAT Mehdi – Bondyblog.fr

PASSERON Clara – Pour-le-dire.fr

POESY Emma – L'Œil d'Olivier.fr

SORBIER Marie – I/O Gazette.fr

SOREL Isé – aoc.media

THEVENOT Nicolas – Unfauteuilpoulorchestre.fr

THIBAUDAT Jean-Pierre – Médiapart.fr / Théâtre et balagan

THUMEREI Anne-Laure – Détectives-sauvages.com

VEY François – lpm.com.br

PRESSE ÉTRANGÈRE

GOLDMAN Adam – New York Times (Etats-Unis)

REDL Christine – sueddeutsche.de (Allemagne)

SPRENG Eberhard – eberhard-spreng.com (Allemagne)

SYKOROVA Marie – Český rozhlas (République Tchèque)

TOLU Maria-Pia – Sipario.it (Italie)

POINT RADIO

POINT RADIO – TV

RADIO

France Culture – *Les Midis de Culture*

Table ronde critique avec Anna Sigalevitch et Victor Inisan sur *Les Forces vives* de Camille Dagen et Emma Depoid.

Diffusion le lundi 9 décembre 2024 entre 12h30 et 13h00.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/thomas-hirschhorn-artiste-plasticien-l-oeuvre-manifeste-5409966>

Radio Campus – *Pièces détachées*

Billet critique par Alice Vallat et Julien sur *Les Forces Vives* de Camille Dagen et Emma Depoid.

Diffusion le lundi 2 décembre 2024 entre 20h et 21h.

<https://www.radiocampusparis.org/emission/N6-pieces-detachees/l2LJ-pieces-detachees-theatre-enferme-theatre-en-liberte>

Radio Campus - Pièces détachées

Lundi 02 décembre 2024

<https://www.radiocampus.fr/podcast/pieces-detachees-theatre-enferme-theatre-en-libertea7a762b1>



Pièces détachées : Théâtre enfermé, théâtre en liberté

lundi 2 décembre 2024

Entretien Interview sur Marius de Joël Pommerat avec la comédienne Elise Douyère (dans le rôle de Fanny) et le comédien Redouane Rajel (dans le rôle de Piquoiseau) du 29 novembre au 8 décembre à la MC93 dans le cadre du festival d'Automne Chroniques 4.48 de Florent Siaud/Sarah Kane au théâtre Paris Villette du 27 novembre au 7 décembre Les forces vives d'Animal Architecte à l'Odeon dans le cadre du festival d'Automne du 27 novembre au 20 décembre Inconditionnelles Texte de Kae Tempest Traduction et mise en scène Dorothee Munyaneza aux Bouffes du Nord Du 20 novembre au 1er décembre 2024 Musiques Fabrizio De André - La Ballata del Miché Fabrizio De André - Nella Mia Ora Di Libertà Fabrizio De André - Don Raffaé Ours Une émission préparée par Camilla Pizzichillo, présentée par Thomas Adam-Garnung, réalisée par Guigui et, avec la participation d'Alice Vallat, Julien, Thomas Adam-Garnung et Hélène Belvaire.

Critique théâtre : "Les Forces Vives" de Camille Dagen, la grande traversée de la pensée De Beauvoir

Publié le lundi 9 décembre 2024

▶ ÉCOUTER (27 min)



"Les Forces Vives", nouvelle pièce de Camille Dagen, 2024 - © Simon Gosselin

Au programme du débat critique, du théâtre : "Les forces vives" de Camille Dagen et "L'Eclipse" du collectif Bajour.

Avec

- Anna Sigalevitch Journaliste et auteure
- Victor Inisan Docteur en études théâtrales, dramaturge et critique

Les critiques discutent de deux pièces de théâtre avec un spectacle sur la pensée de Simone de Beauvoir, *Les forces vives* de Camille Dagen et *L'Eclipse* du collectif Bajour, une plongée dans l'adolescence des années 90.

"Les Forces Vives" de Camille Dagen



"Les Forces Vives", nouvelle pièce de Camille Dagen, 2024 - © Simon Gosselin

En prenant pour matière les *Mémoires* de Simone de Beauvoir, la compagnie Animal Architecte ne cherche ni à célébrer une figure iconique, ni à proposer un biopic, mais plutôt croiser ses paroles, sa personnalité et ses écrits (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge*, *La Force des choses*, *Cahiers de jeunesse* et *Le Deuxième Sexe*) dans une grande fresque temporelle traversée par les bouleversements historiques. Car il n'est pas seulement question d'exposer la vie de l'icône féministe, mais surtout d'effectuer un plongée dans la construction de sa pensée.

Le spectacle, mis en scène et interprété par Camille Dagen, laisse à voir, en tout, 7 actrices et acteurs qui se passe le mot pour ranimer la flamme de Simone de Beauvoir, dont le rôle en lui-même est partagée entre 5 comédiennes.

Les avis des critiques

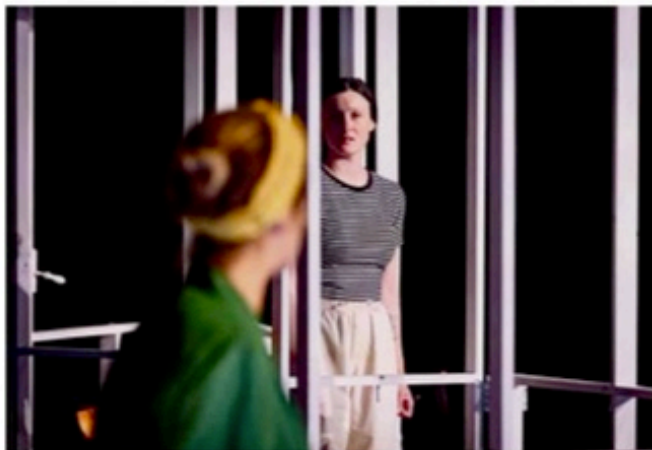
- **Anna Sigalévitch** : *"C'est un spectacle très ambitieux, mais qui ne tient pas toutes ses promesses. Il y a néanmoins de grands moments d'éclats et énormément de talent sur scène. Les cinq premières minutes du spectacle commencent fort. On y voit la metteuse en scène qui se tond les cheveux en récitant un texte tiré des écrits de la philosophe, encadré par un rectangle qui s'ouvre au fur et à mesure. Cette scène est très puissante, puisqu'elle contient en un temps court à la fois l'engagement intellectuel de Simone de Beauvoir, un fragment de sa pensée mais aussi ce rapport à la mort, presque omniprésent dans ses textes. Puis, le spectacle passe au personnage de Simone de Beauvoir toute petite, jouée à merveille. Et là, je trouve que l'on perçoit très bien l'intelligence, la vivacité de cette jeune fille, qui tente déjà de s'extraire de son environnement. Mais il y a tout de même quelques soucis de théâtre, dans la construction dramaturgique de la pièce. Le problème est peut-être que l'on voit trop les intentions de la mise en scène, les coutures du spectacle. Et puis, sur le papier, l'idée est remarquable mais manque un peu de sensibilité à la réalisation. La dernière Simone de Beauvoir présentée sur scène ne nous touche peut-être pas autant qu'elle le devrait."*
- **Victor Inisan** : *"C'est un spectacle qui dédouble sa théâtralité, avec le cul entre deux chaises, entre plusieurs Simone de Beauvoir. Le spectacle est donc séparé entre deux parties. La première est plus linéaire, un peu scolaire. La seconde en revanche est bien plus expérimentale. Elle se concentre plus sur la guerre d'Algérie et l'héritage contemporain de Simone de Beauvoir. Ainsi, la première partie est un panorama et la seconde vient révéler de manière plus frontale la démarche de ce spectacle. Mais je trouve qu'ensuite le spectacle gagne à la fois en complexité et perd un peu en clarté dans son développement. Cependant, pour moi, cette pièce est aussi une excuse pour la compagnie afin de continuer à travailler sur l'histoire récente, ce qu'il avait déjà fait dans leurs précédentes pièces. Le projet est hyper ambitieux, voir téméraire. Il est impossible d'être spécialiste sur tous les sujets et l'opposition entre la première et la seconde partie, bien plus documentée, dénote."*

La pièce est jouée du 29 novembre au 20 décembre 2024 aux Ateliers Berthier avec les Festival d'Automne (Partenariat France Culture), puis en tournée :

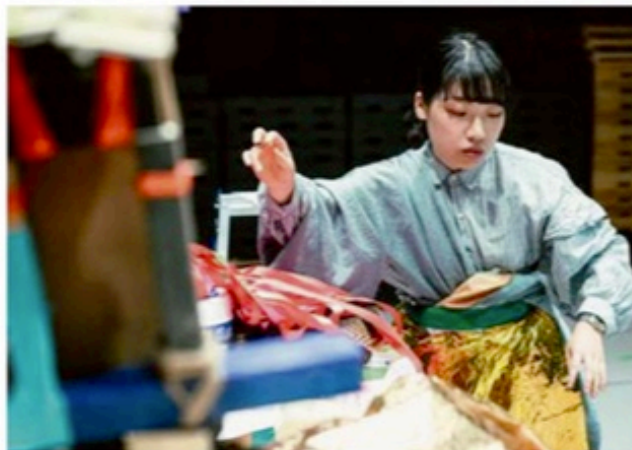
- Du 12 au 21 mars 2025 – Comédie de Reims
- Du 8 au 10 avril 2025 – Théâtre des 13 vents, Montpellier

PRESSE ÉCRITE

Quotidiens



« Les Forces vives », mise en scène de Camille Dagen. SIMON GOZSELIN



« Okina », mise en scène de Maxime Kurvers. KIKKATOHOKAIE/KINOSAKI INTERNATIONAL ARTS CENTER (TOYOOKA CITY)

Le pas de côté de la jeune mise en scène

ENQUÊTE | Gurshad Shaheman, Maxime Kurvers, Camille Dagen et Emilie Rousset prennent à rebours les codes du spectaculaire, inventant des modalités inédites d'adresse et de jeu

Depuis sa création en 1972, le Festival d'automne bâtit sa réputation sur les audaces des artistes qu'il programme. Déconstruire l'existant, pulvériser le classicisme, inventer des modalités inédites d'adresse, de jeu, de mise en scène, performer plutôt que jouer, installer plutôt que représenter : les mutations opèrent dans le fracas, ou alors elles s'exercent en douceur. C'est le cas cette année.

À la manœuvre d'évolutions plus que de tonitruantes révolutions, une génération de trentenaires et de quadragénaires : Gurshad Shaheman, Maxime Kurvers, Camille Dagen et Emilie Rousset. Leurs propositions prennent à rebours les codes habituels du spectaculaire. On ne verra pas sur leurs plateaux de grands et beaux décors. On ne découvrira pas davantage de comédiens en costumes d'époque se livrant à de lyriques incarnations. La croyance en des fictions lénifiantes est passée de mode et la mimésis a vécu. Place à un réel repensé.

Dans « Les Forces vives », rien ne se fige dans le hors-champ, tout s'entremêle : le lyrisme et la mise à distance, le jeu et le non-jeu

Cela commence par la refonte du lexique. « Je me revendique comme un metteur en présence », affirme Gurshad Shaheman. « Tout mon vocabulaire vient de la performance. Je parle de dispositifs ou de processus », insiste Camille Dagen. « J'ai du mal à me nommer metteur en scène », poursuit Maxime Kurvers. « Seuls m'intéressent les artistes qui interrogent leur forme et développent un langage scénique qui leur est intime », conclut Emilie Rousset, qui reprend *Reconstitution : le procès de Bobigny* et *Rituel 5 : la mort*.



À VOIR

« SUR TES TRACES »
Au Théâtre de la Bastille,
du 23 septembre au 4 octobre

« OKINA »
À l'Atelier de Paris/CDCN,
du 17 au 19 octobre

« LES FORCES VIVES »
À l'Odéon-Théâtre de l'Europe,
du 29 novembre au 20 décembre

« RECONSTITUTION :
LE PROCÈS DE BOBIGNY »
Au Carreau du Temple,
du 30 octobre au 2 novembre

« RITUEL 5 : LA MORT »
Au Théâtre 13, du 5 au 8 novembre

plis par les artistes d'aujourd'hui. Avec *Sur tes traces*, Gurshad Shaheman bouleverse ainsi l'écoute de la narration. Casque sur les oreilles, le public choisira l'un ou l'autre des récits écrits et portés par l'artiste et Dany Boudreault. Un retour sur leurs origines respectives. La matière première a beau être documentaire, sa restitution vise le poétique : « Il n'y a pas de pa-

Deux projets en marge des conventions : le premier (consacré à la lutte des femmes pour le droit à l'avortement) mise sur le libre arbitre du public, qui déambule à son gré dans une installation d'écrans vidéo ; le second associe théâtre et cinéma pour une plongée dans les rituels liés à la mort. « Je procède par soustraction, écart, collage, agencement pour provoquer de l'imaginaire collectif. La théâtralité que je tente de mettre en œuvre ne doit pas rendre le spectateur captif. Je ne veux pas m'inscrire dans une linéarité de sens. » Raison pour laquelle Emilie Rousset suggère, plus qu'elle n'assène, et n'occulte pas les artifices employés.

Pourquoi piéger les spectateurs dans l'illusion, alors que l'ici et maintenant du théâtre est passionnant à décrypter ? « Notre pouvoir, c'est le partage du présent, cette notion qui est mise en difficulté par l'époque », assure Camille Dagen, dont le spectacle, *Les Forces vives*, traverse les récits de Simone de Beauvoir (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge*, *La Force des choses*, *Cahiers de jeunesse*) en évitant l'écueil du biopic. Pas de saga existentialiste sur le plateau. Pas de comédienne identifiée pour interpréter l'autrice du *Deuxième Sexe*.

Tous les interprètes se passent le relais d'une pensée en mouvement. « Je ne cherche pas la crédibilité, je veux faire sentir comment les choses se construisent, à la manière de Beauvoir elle-même qui laisse voir comment elle écrit. » Camille Dagen, qui dit « s'inscrire dans une sorte de post-représentation » et ne craint pas le mot « performatif » (« il ne signifie pas l'austérité »), éclaire, parce qu'elle le trouve « émouvant », l'effort commun qui donne naissance au spectacle. L'esprit de *La Nuit américaine* (ce film de François Truffaut racontait les coulisses d'un tournage) plane sur les planches. Rien ne se fige dans le hors-champ, tout se transforme et s'entremêle : le lyrisme et la mise à distance, le jeu et le non-jeu. « Je m'auto-rise à combiner plein d'éléments », précise celle qui a fait son deuil des décors fixes inanimés.

La mobilité des scénographies

La mobilité des scénographies et leur capacité de métamorphose sont des constantes de la jeune mise en scène contemporaine. Les nouvelles générations ne sont pas friandes des spectacles trop bien ficelés qui ressemblent (dans le pire des cas) à des objets prémâchés sortis d'un congélateur. Maxime Kurvers pousse l'impertinence jusqu'à distribuer l'actrice Yuri Itabashi dans un spectacle évoquant *Okina*, un nô japonais totalement interdit aux femmes. « L'enjeu est qu'elle parvienne à déterminer en quoi cet interdit la regarde. »

Pour ce metteur en scène, le théâtre n'est pas l'endroit d'une « production d'effets », mais le lieu de spéculations partagées. « Je me sers de la représentation pour collectiviser la pensée. Les acteurs sont les porteurs de ma dramaturgie. » Son rêve, c'est que le théâtre « fonctionne sur un mode d'apparition aussi simple que quelqu'un qui nous parle dans un café ».

Parler et ne surtout pas déclamer. Tâcher de passer outre, sans le renier, l'héritage d'un XVII^e siècle durant lequel Racine, Corneille et Molière ont légué à la scène ses plus belles envolées et ses plus lourdes chaînes : comment se soustraire à la ténacité d'une tradition qui associe mécaniquement le texte, le jeu et le théâtre. Ce défi est au cœur des pas de côté accom-

roles brutes mais une langue très réécrite. J'essaie de trouver de l'émotion littéraire dans des anecdotes qui peuvent être sordides. » S'il laisse la grandiloquence à la porte, Gurshad Shaheman « taille des archétypes dans les figures du réel ». Autant dire qu'il essaie d'inventer la tragédie des temps modernes. Rien de moins. ■

JOËLLE GAYOT



Les Forces vives est le cinquième spectacle de Camille Dagen. PHOTO SIMON GOESSELIN

Simone de Beauvoir, «Forces» majeures

Dans «les Forces vives», Camille Dagen met brillamment en scène quatre Simone de Beauvoir à différentes étapes de son existence, offrant un panorama moderne sur la vie et l'œuvre de l'insaisissable philosophe.

Au milieu de la première partie, alors que l'étudiante découvre avec exaltation ses forces intellectuelles et le bonheur de l'amitié, Simone de Beauvoir reçoit ce compliment inhabituel : «Vous êtes comme une auto lancée à vive allure.» Lancé à vive allure, ce cinquième spectacle de la trentenaire Camille Dagen, portée par l'épatante scénographie d'Emma Depoix, l'est durant ses trois heures et demie qui happent et passent en un rien de temps. Mais la vitesse n'est pas l'uniformité. Camille Dagen et Emma Depoix, qui restituent l'épaisseur et la complexité d'une vie, n'hésitent pas à opérer ce qui serait l'équivalent de gros plans au

cinéma en s'arrêtant sur certains moments charnières. Souvent, ils ont trait à la métamorphose du corps féminin que de Beauvoir n'a pas cessé de scruter – la puberté, les règles, le sentiment aigu de l'âge – mais aussi aux épiphanies, qu'elles soient amoureuses ou amicales, à la faculté de s'illusionner, aux retours de bâton sévères et politiques.

Farce. Cette vie prise dans sa multiplicité, qui tout au long du spectacle quitte les rives de l'égoïsme et jette les ossements de la bourgeoisie pour s'ouvrir avidement au monde, c'est donc celle de Simone de Beauvoir, sculptée dans la matière même de ses textes – mémoires et entretiens. Quatre actrices l'incarnent à différentes étapes et en diffractent la voix, tandis que sur le plateau, des praticables à roulettes, châssis de portes et de fenêtres, définissent de manière mobile et efficace toutes sortes d'espaces – intérieurs et extérieurs. Au milieu du plateau, un placard sans porte, qui parfois s'élève, devient berceau, armoire à corsets ou encore cercueil. Une vie narrée sur un plateau, qu'elle soit la sienne ou celle d'autrui, c'est dangereux. On

prend le risque de la complaisance et de la linéarité pauvrement chronologique, mais aussi de l'hagiographie et de l'extériorité. Camille Dagen et l'ensemble de la troupe pulvérisent ces obstacles en choisissant un axe sensoriel, l'un des fils conducteurs des écrits de de Beauvoir. Colères de la petite fille, sensationnellement jouée par Hélène Morelli, qui incarne aussi la meilleure amie Zaza, premier deuil de Simone de Beauvoir. Intelligence de restituer les impressions de la petite fille à travers un brouhaha de voix flottantes sur le plateau («Cette petite, quand elle a ses humeurs, on lui dirait possédée par un démon») et de faire surgir, tout au long de la formation d'une jeune fille rangée en «bonne chrétienne» et en fille à marier, les injonctions répétées. «Simone, une personne bien élevée n'insiste jamais.»

Il se passe mille micro-événements sur ce plateau avec pourtant peu d'objets. Une actrice est escamotée pour laisser place à une autre, une technicienne à la caméra devient sans crier gare un personnage et tient par la main Simone enfant. Il y a de la magie chez Dagen et Depoix, qui participe à la métamor-

phose de la chenille dont parle tant de Beauvoir, à l'éclosion d'un corps de femme. Le récit est toujours fluide et emporté mais Dagen casse les rythmes et les genres, passe du vaudeville familial au théâtre d'archives, du drame politique à la vidéo (Sartre et Merleau-Ponty incarnés n'apparaissent d'abord que filmés en arrière-fond dans ce qu'on suppose être une réunion informelle dans un café). La farce collective se juxtapose au seul en scène. La mise en scène n'oblitére pas les points aveugles d'une joie de vivre insensible aux contingences extérieures : pour Simone de Beauvoir, la guerre ne peut être déclarée car une telle déveine ne peut lui tomber dessus («Je suis si chanceuse»). Et aussi : «Dans vos rêves Sartre ! c'est seulement dans vos rêves qu'il y a du sang sur la mayonnaise des charcuteries ; dans la vie, le nazisme est en perte de vitesse, jamais les quatorze millions de prolétaires allemands ne laisseront le fascisme s'installer chez eux.»

«Flouée». La deuxième partie consacrée aux luttes politiques de Sartre et de Beauvoir est aussi celle où l'équipe artistique se réapproprie à la première personne Simone de Beauvoir, explore ce qui reste d'elle aujourd'hui et les réactions souvent violemment hostiles qu'elle continue de susciter. Ce deuxième chapitre est largement centré sur l'engagement de Simone de Beauvoir auprès de la militante du FLN Djamilia Boupacha, 22 ans, à qui ses tortionnaires de l'armée française

enfoncèrent des goulets de bouteille dans «le vagin». Le vagin ? En 1960, le mot insupporte et *le Monde* exige qu'il soit remplacé par celui de «ventre». Ailleurs, c'est le mot «général» que de Beauvoir utilise dans une préface d'un livre pour Djamilia Boupacha, mais biffé dans son journal, quelques années après la guerre. La mise en scène devient documentaire, exposant le doute, des feuillets manuscrits ratés de la guerre et de la torture : «Ce qu'il y a de plus scandaleux dans le scandale, c'est qu'on s'y habitue.» «Ce qui m'est arrivé d'irréparable, livre enfin l'ultime Simone de Beauvoir, incarnée par Sarah Chaussette, c'est que j'ai vieilli.» La pièce a commencé par la terrible angoisse ressentie par la philosophe à l'idée d'être mortelle. Elle s'achève dans la sidération d'être devenue vieille. «J'ai été flouée», jette à la salle l'actrice, de dos, qui court déjà ailleurs, en coulisses. Mystérieuse phrase, la dernière du spectacle, qui dit l'impossibilité de renoncer totalement aux promesses et à la toute-puissance de la jeunesse.

ANNE DIATKINE
et SONYA FAURE

LES FORCES VIVES
de CAMILLE DAGEN
jusqu'au 20 décembre aux Ateliers
Berthier-Odéon, dans le cadre
du Festival d'Automne 2024. Puis
sept représentations jusqu'au
21 mars 2025 à la Comédie
de Reims, et du 8 au 10 avril
aux 13 vents de Montpellier.

IDÉES

art & culture

Simone de Beauvoir dans tous ses éclats à l'Odéon

Philippe Chevilley

Encore un coup d'audace sur nos scènes. « Les Forces vives », à l'affiche de l'Odéon (Ateliers Berthier) à Paris, ont l'allure d'une mission impossible : évoquer en 3 h 30 chrono la figure de Simone de Beauvoir (1908-1986) en piochant dans ses écrits. Camille Dagen et sa compagnie Animal Architecte se sont lancées dans ce projet ardu, puisant dans « Le Deuxième Sexe », « Cahiers de jeunesse », « Mémoires d'une jeune fille rangée », « La Force de l'âge » et « La Force des choses ». Avec cinq comédiennes, dont quatre jouant à tour de rôle l'écrivaine à différents âges, et deux comédiens, elles déroulent la vie, la carrière et les engagements de Simone de Beauvoir sans tomber dans le piège du biopic ou du docu théâtre compassé.

Le spectacle offert au public est un parcours sensible d'une folle théâtralité. La première partie, jouée en costumes 1900 dans un décor de maison bourgeoise désossée, nous fait revivre la fulgurante émancipation de l'héroïne après des années d'éducation traditionnelle. De l'amour aveugle que la fillette voue à ses parents aux premiers chemins buissonniers empruntés avec sa sœur Poupette et son amie Zaza, on étouffe sous la chappe de plomb qui pèse sur Simone et on

partage sa détermination à la briser. Avec des saynètes nerveuses qui virent à la pantomime et au vaudeville, Camille Dagen fait monter la pression jusqu'à la rupture : la décision de Beauvoir de voler de ses propres ailes et de s'affirmer comme intellectuelle. C'est le plus joli moment du spec-

taclé : discussions enflammées, amour sans

entrave avec Jean-Paul Sartre...

La deuxième partie des « Forces vives » est plus politique et moins maîtrisée. Après une entrée en matière plutôt réjouissante, le spectateur est plongé dans le « trou noir » de la Guerre d'Algérie. En voulant trop la raconter et la dénoncer, la mise en scène devient démonstrative, le militantisme de Sartre et Beauvoir passe à la moulinette d'une évocation par trop confuse. La pièce s'achève néanmoins en beauté par les réflexions bouleversantes sur l'évanescence d'une vie, la grâce et l'horreur du monde, distillées par une Simone vieillie, magnifiquement incarnée par Sarah Chaumette.

Inégales, un brin trop étirées, ces « Forces vives » sont animées par un tel élan vital, qu'on ne saurait y résister. Pour sa générosité dramatique, pour le jeu ardent de sa troupe, son hommage amoureux et inédit à l'icône féministe, ce voyage avec Beauvoir vaut le déplacement. ■

THÉÂTRE

Les Forces vives

d'après Simone de Beauvoir, adapté et mis en scène par Camille Dagen en collaboration avec Emma Depoid, à Paris, Théâtre de l'Odéon, jusqu'au 20 décembre. 3 h 30.

Le Monde

Vendredi 06 décembre 2024

A l'Odéon, Simone de Beauvoir telle qu'en elle-même

« Les Forces vives » évoque
la personnalité de l'écrivaine
à différents moments de sa vie



Marie Depoorter, dans « Les Forces vives », en mars. SIMON GOSSELIN

THÉÂTRE

Une première partie fraîche et enthousiasmante, une seconde plus pondérée: *Les Forces vives*, spectacle mis en scène à l'Odéon-Théâtre de l'Europe par Camille Dagen (en collaboration avec Emma Depoid) contraint la critique à une gymnastique dichotomique, ce qui n'est pas incohérent si on songe au caractère remuant et inaliénable du sujet exploré.

Simone de Beauvoir (1908-1986) est au cœur de l'attention. Découpé en deux temporalités (avant et après la seconde guerre mondiale, celle-ci étant éludée lors d'un entracte sous-titré «1939-1945») le spectacle ne perd jamais de vue cette philosophe majeure du XX^e siècle, dont les écrits (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge*, *La Force des choses*, *Cahiers de jeunesse* et *Le Deuxième Sexe*) innervent chacun des mots.

La romancière fait mieux que stimuler la créativité des artistes. Son désir forcené d'avoir une vie voulue de A à Z donne lieu à une représentation qui ne doit sa forme qu'à elle-même. *Les Forces vives* n'est ni un biopic ni une plate entrée littéraire dans l'œuvre, mais une suite résolue de choix dramaturgiques qui assument de laisser sur le bord de la route des pans entiers d'une existence.

Le titre est à prendre au pied de la lettre: par la médiation des acteurs, ce sont bien des vitalités énergiques qui se manifestent et résolvent, à mesure qu'ils se présentent, les problèmes de mise en scène. Camille Dagen ne s'interdit rien: le comique (jusqu'au vaudeville) comme le drame, le réel comme l'onirique, les accélérations et décélérations, les retours en arrière comme les bonds en avant. Son geste, d'une réelle fantaisie, s'en remet aux fondamentaux du théâtre – son immédiateté et son artisanat – avec une grande confiance. Si elle n'évite pas certaines maladresses, sa fougue est contagieuse, son talent évident.

Cinq Simone sur scène

Placés sous la haute autorité du «Castor» (surnom de Beauvoir à l'École normale supérieure), sept excellents comédiens évoluent dans des décors dont ne restent que les cadres ajourés. Dépliables et mobiles, ils permettent aux espaces d'être sans cesse reconfigurés. Pas question de figer le plateau et d'immobiliser une pensée qui se construit à vue. Consacrée à la jeune Simone, la première partie est un feu d'artifice de prises de conscience. Celles du spectateur qui réalise de quel terreau originel s'est extirpée l'écrivaine. Celle de l'écrivaine qui fait sécession avec la bigoterie de sa mère et les penchants réactionnaires ou misogynes de son père.

C'est ici vite résumer la trajectoire d'une émancipation dont Camille Dagen a fait un nerf ardent. La metteuse en scène ouvre elle-même le bal en se présentant face au public, dans un carré de lumière qui s'agrandit à mesure qu'elle marche vers les gradins en jean et débardeur marcel. Elle nous parle post mortem, s'inquiète de la trace qu'elle aura laissée. Elle est la première des Simone qui surgiront en scène (le rôle est partagé par cinq comédiennes).

Prélevées dans la masse considérable des *Mémoires*, des séquences éparpillées en flashes convoquent les parents de Beauvoir, sa sœur Poupette, son éphémère fiancé Jacques, sa grande amie Zaza morte à 21 ans, plus tard, Maurice Merleau-Ponty, Paul Nizan ou Jean-Paul Sartre. De la petite enfance à la vingtaine, une femme naît à elle-même. Fillette récalcitrante, adolescente sage, jeune fille réfractaire aux valeurs familiales, étudiante amoureuse,

intellectuelle en devenir : ces étapes sont saisies et restituées avec allant par les acteurs qui virevoltent de personnage en personnage, les garçons jouant les filles et les filles les garçons.

A la puissance d'une écriture qui ne s'est pas ternie, s'ajoute l'appétit illimité d'une personnalité hors norme. « *Je vais avoir une vie, une vie à moi* » s'exclame Beauvoir. Difficile de ne pas être contaminé par ce débordement d'envies tous azimuts et cette course effrénée du présent vers le futur. Difficile de ne pas vouloir toujours plus de cette force vive qui dynamise.

On l'espère donc de retour, après l'entracte, la joie d'être qui a déferlé pendant les deux premières heures. Mais le libre arbitre de Camille Dagen en décide autrement. Raison pour laquelle la seconde partie, focalisée sur la guerre d'Algérie et les dernières pages de *La Force des choses*, effectue une mise sur pause qui déjoue nos attentes. La frustration étant

Consacrée à la jeune Simone, la première partie est un feu d'artifice de prises de conscience

mauvaise conseillère, ce qui était ailé paraît s'alourdir, ce qui sonnait juste semble chanter faux. C'est pourtant bien la même artiste qui opère ce changement de régime. Que dit-il de l'héroïne ?

De retour devant le rideau noir où ils compilent, avec humour, les basses attaques dont a été victime la mère du *Deuxième Sexe*, les acteurs s'attardent notamment sur l'appel de Beauvoir (paru dans *Le Monde* en 1960) en faveur de la militante FLN Djamilia Boupacha. Elle écrit : « *Je suis française. Ces*

mots m'écorchent la gorge comme une tare. » L'espace se ramasse au centre du plateau. Camille Dagen prend la parole : « *Tous les tomes de ce spectacle ont été écrits pendant la guerre d'Algérie.* »

Beauvoir était donc cette femme-là, capable d'embrasser le politique et l'intime, d'écrire et de militer, de se concentrer, en simultané, sur son époque et sur elle-même. On ne l'a pas perdue, elle est juste moins légère. Ce dont rend compte, quoi qu'on en veuille, le final d'un spectacle qui ne passe pas la réalité à la trappe. En accéléré, Sartre se dégrade tandis que sa compagne, complice et âme sœur vieillit. « *J'ai été flouée* », conclut-elle. Pas nous. ■

JOËLLE GAYOT

.....
Les Forces vives, d'après Simone de Beauvoir. Conception et mise en scène : Camille Dagen, en collaboration avec Emma Depoid. A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris. Jusqu'au 20 décembre (3h30).

Les Forces vives, Simone de Beauvoir dans le vif

THÉÂTRE À l'Odéon, à Paris, Camille Dagen et Emma Depoid transforment les écrits de la philosophe en une captivante matière scénique et lui rendent son acuité politique.

Simone a peur de la mort. Elle nous le dit d'entrée de jeu, de but en blanc, prise dans un rai de lumière sur un plateau noir. Camille Dagen, l'auteur et metteuse en scène, l'incarne ; trois autres comédiennes prendront par la suite son relais. À mesure qu'elle chemine vers l'avant du plateau, le rai de lumière s'ouvre, dessinant au sol un rectangle qui finira par se refermer derrière ses pas. Naissance et mort de la lumière. Pas juste pour symboliser la fatalité biologique, mais pour tracer deux mouvements essentiels au spectacle : l'extension et la réduction du champ de l'expérience. Et leur conséquence scénique, un espace tendu entre le plein et le vide. « Un jour, cette oubliée, ce sera moi ! » lance, paradoxalement, cette Simone de Beauvoir ressuscitée. Elle jette sa tête en avant. Noir.

Si elle puise dans les *Mémoires*, cette pièce de théâtre, *Les Forces vives*, n'entend pas reparcourir la biographie de Simone de Beauvoir par le menu. Elle s'étale d'ailleurs comme bon lui semble dans l'enfance, depuis une naissance figurée, après cette introduction, par une fabuleuse Hélène Morelli descendant des cintres dans l'étroitesse d'un confessionnal. On voit

la jeune Simone grandir dans un univers bourgeois et corseté, baigné de catéchisme, entre une mère bigote et un père aristocrate et conservateur. Sur les bancs de l'école privée, son amitié avec Elisabeth Lacoïn, dite Zaza, irrévérencieuse brûlée vive, marquera sa première ouverture vers une pensée plus libre. Puis il y a la rencontre avec Sartre et Merleau-Ponty, à l'époque de l'agrégation de philosophie. L'élargissement des possibles généreusement dessiné dans cette première partie n'aboutira, dans un second temps, qu'à une collision avec les limites du réel. Mais s'y rend particulièrement sensible le sens de l'émancipation dans le cours d'une vie.

LA CAPTIVANTE ARTICULATION D'UNE PENSÉE DANS UNE AUTRE

Ensuite vient l'horreur de la guerre, à laquelle Beauvoir ne voulait pas croire : 39-45 d'abord, éludée dans l'entracte. Puis, à la dernière heure de spectacle, le récit biographique se heurte à un réel dont l'horreur accable : la guerre d'Algérie, ses massacres et ses torturés, parmi lesquels Djamilia Boupacha, défendue publiquement par Beauvoir et Gisèle Halimi en 1960. Sa crise démocratique, aussi, et la naissance

d'une V^e République viciée de l'intérieur. « Mon passé, l'Algérie, ça ne va pas ensemble », notait Beauvoir dans son journal. La pièce se fait témoin de cette impossibilité, jetant la reconstitution historique dans le fracas d'une catastrophe politique et morale directement branchée sur les crises politiques du présent.

Tout au long du spectacle, le décor, fait de murs moulurés qui laissent voir au travers, exécute à vue ses transformations. Autour des personnages, l'espace ouvre ou enferme, se dilate et se contracte. On pourrait s'extraire du texte pour n'admirer que cette chorégraphie spatiale. Mais les écrits de la philosophe nous obligent. Se déploie alors, sous nos yeux, la captivante articulation d'une pensée dans une autre, celle, théâtrale, de Camille Dagen et sa scénographe Emma Depoid, loin du glacié hagiographique, en plein dans le vif politique. ■

SAMUEL GLEYZE-ESTERAN

Les Forces vives, jusqu'au 20 décembre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier, Paris 17^e, dans le cadre du Festival d'automne. Tournée 2025 à la Comédie de Reims et au Théâtre des 13 Vents de Montpellier. Durée 3 h 30 avec entracte.



Tout au long du spectacle, le décor, fait de murs moulurés qui laissent voir au travers, exécute à vue ses transformations. L'espace ouvre ou enferme. © PHOTOMONTAGE

Hebdomadaires



Trois spectacles à voir

Les Forces vives

Cette création d'Animal Architecte, structure dédiée au théâtre et à la performance, imaginée par Camille Dagen et Emma Depoid, prend pour matériau les textes de Simone de Beauvoir : *Le Deuxième Sexe*, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge*. ... Sept actrices et acteurs interprètent la vitalité de l'auteure qui écrivait : « Les mots se précipitaient sur mes lèvres, et dans ma poitrine tournoyaient mille soleils. » Ni biopic ni hagiographie, la pièce donne à voir l'adolescente qui s'échappe de son milieu, ses engagements avec Sartre, les guerres traversées, son apport au féminisme. Un spectacle d'utilité publique.

Du 29 novembre au 20 décembre, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris. theatre-odeon.eu

The Making of Pinocchio

Le duo Rosana Cade- Ivor MacAskill forme un couple queer à la ville. Ils partent du conte de Collodi pour raconter la transition de genre d'Ivor. Rien de tel que Pinocchio, marionnette qui veut devenir un vrai petit garçon, comme métaphore de la fluidité dans le genre et ses répercussions au sein du couple. MacAskill a amorcé sa transition de femme à homme en 2018. Sur la scène, ce manifeste post-Judith Butler démontre que le genre est une question de performance. Entre fantaisie et engagement, ce spectacle de passages filmés et de scènes jouées questionne le rapport au mensonge et au réel. Politique, ludique, inventif.

Du 22 au 30 novembre, à la MC93, à Bobigny (Seine-Saint-Denis). mc93.com

Résurrection (symphonie n° 2 en ut mineur)

Deux ans après sa création au Festival d'Aix, ce spectacle mis en espace par le sulfureux Romeo Castellucci et dirigé par le Finlandais Esa-Pekka Salonen est repris à la Villette. La symphonie n° 2 *Résurrection*, de Gustav Mahler, est une sorte de poème eschatologique qui passe en revue la condition de l'homme, son inexorable finitude et la difficulté du métier de vivre, pour reprendre un titre de Cesare Pavese. Castellucci s'empare de cette partition bouleversante, créant une installation mêlant cheval blanc, linceuls et pluie, magnifiant la musique. Suffocant, stupéfiant et consolant. • L. C.

Du 28 au 30 novembre, à la Grande Halle de la Villette, à Paris. lavillette.com

SCÈNES

La compagnie Animal Architecte juxtapose ambiance vaudevillesque et passages dramatiques.



Les Forces vives

Théâtre

D'après Simone de Beauvoir

Raconter Simone de Beauvoir en s'inspirant de ses écrits. Le pari est en partie réussi avec cette pièce pleine d'audace, mais inégale.

TT

Traverser une vie. Le projet est ambitieux, surtout s'il concerne Simone de Beauvoir (1908-1986). Car l'intellectuelle, pionnière de l'émancipation féminine et compagne du philosophe Jean-Paul Sartre, n'a cessé d'affirmer la nécessité d'« être là », sur terre, et d'en rendre compte pas à pas. Cette exigence lentement mûrie est sensible dans le long spectacle imaginé par les jeunes fondatrices, en 2018, de la compagnie Animal Architecte. Camille Dagen en a conçu la mise en scène; Emma Depoid, la scénographie. Inspiré par les essais introspectifs écrits à partir de 1958 (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge* et *La Force des choses...*) comme par les *Cahiers de jeunesse*, que Simone de Beauvoir rédigea de 1926 à 1930, leur spectacle en deux parties révèle des qualités dramaturgiques inégales mais trouve son unité dans le goût du risque et la recherche

esthétique. Une armoire suspendue, par exemple, symbolise le refuge contre le chagrin, le coffre des souvenirs enfouis, et peut-être, aussi, le cercueil. Car la mort – « cette barrière noire » – ne cesse de hanter l'écrivaine. Tout commence par la ronde d'incessants mouvements de parois lambrisées montées sur roulettes. Celles-ci représentent la « cage » d'une enfance vécue à Paris dans un milieu aimant et bourgeois, peu à peu « déclassé » après la guerre de 14-18. Hélène Morelli incarne d'abord la saisissante gamine butée, avant d'être relayée par Marie Depoorter, dans le rôle de Simone de Beauvoir en étudiante angoissée s'acharnant au travail. Dans une ambiance vaudevillesque, les parents Beauvoir sont dessinés à grands traits comiques. Et pourtant, la lecture, par une mère à genoux, du journal intime de « Simone », est déchirante. Comme le sera aussi le désespoir existentiel de

la jeune Zaza, son amie tant aimée, également exprimé par Hélène Morelli, décidément frappante dans chacun des personnages qu'elle incarne.

Dans la seconde partie, chaotique, les acteurs passent la pensée de la philosophe au tamis des réseaux sociaux. Est-elle encore une héroïne pour les féministes? Hérisse-t-elle toujours autant le poil des machos? Drôle et instructif... Le retour au récit s'avère ensuite d'autant plus délicat qu'on plonge directement dans les années 1950 et 1960 et la guerre d'Algérie. Le spectacle s'embourbe alors dans les précisions comme pour cette évocation du « coup » de De Gaulle qui, en 1958, fit voter la V^e République à l'arrache. Pour ne pas perdre la voix intérieure de « Simone » au fil du temps, il aurait fallu cheminer plus serré. ▷ *Emmanuelle Bouchez* | 3h30 | Jusqu'au 20 décembre, Odéon-Théâtre de l'Europe (*Berthier*), Paris 17^e, Festival d'automne, tél.: 01 44 85 40 40; du 12 au 21 mars, Reims; du 8 au 10 avril, Montpellier.

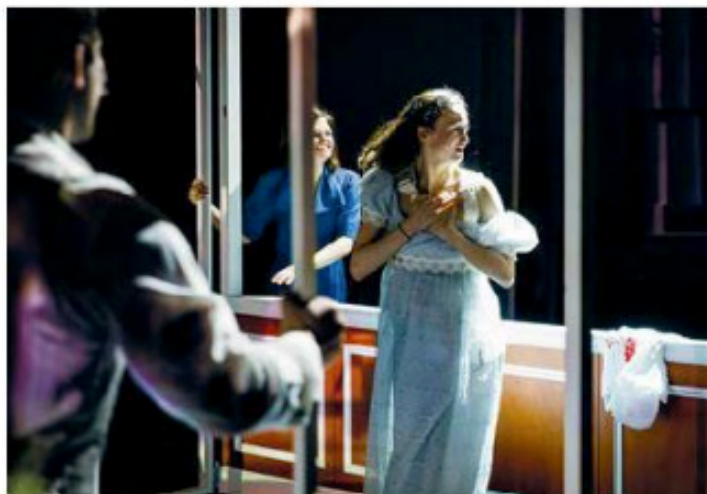
Les Forces vives

Mise en scène d'Animal Architecte.

Durée: 3h30. Jusqu'au 20 déc.,
20h (du mar. au sam.), Odéon
– Ateliers Berthier, 8, bd Berthier,
17^e, 01 44 85 40 40. (9-39€).

TV Traverser l'existence de Simone de Beauvoir (1908-1986) et en rendre compte à partir de ses nombreux essais autobiographiques (dont *Mémoires d'une jeune fille rangée*), c'est un projet ambitieux ! Il est réalisé de manière inégale mais fougueuse, en trois heures trente de spectacle, par la metteuse en scène Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid. Grâce à une bande d'interprètes passant d'un personnage à l'autre (« Simone » elle-même est incarnée, au fil des âges, par trois actrices, dont la talentueuse Héléne Morelli), toutes les voix de l'écrivaine et de son entourage se font entendre. Celle de l'enfance dans un milieu bourgeois, celle de l'émancipation par la connaissance, celle de l'engagement contre la guerre d'Algérie...

On se perd un peu dans les méandres de l'analyse, mais le choc des genres théâtraux qui sont ici tentés (vaudeville en costumes, vidéos cernant les premières amitiés, monologues concentrés) tient en éveil notre curiosité. – **E.B.**



Les Forces vives

Jusqu'au 20 déc., à l'Odéon – Ateliers Berthier (voir article page 19).

Mensuels

Les forces vives

ATELIERS BERTHIER – ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE / D'APRÈS SIMONE DE BEAUVOIR /
MISE EN SCÈNE CAMILLE DAGEN

Toute la liberté que peut générer l'angoisse existentielle. Dans le cadre du Festival d'Automne, *Les forces vives* embarquent la vie et l'œuvre de Simone de Beauvoir dans une fresque passionnante. Un spectacle d'une théâtralité enthousiasmante.

Simone de Beauvoir, tout le monde connaît mais qui connaît vraiment ? *Le deuxième sexe*, « on ne naît pas femme, on le devient », le couple mythique avec Jean-Paul Sartre... Dans la troupe de la compagnie Animal Architecte, toutes et tous, ou presque, sont nés après la mort de l'intellectuelle française en 1986. À partir d'une exploration poussée de son œuvre – *Le deuxième sexe*, *Cahiers de jeunesse*, *Mémoires d'une jeune Fille rangée*, *La Force de l'âge* et *La Force des choses* –, *Les forces vives* s'empare donc du personnage par ses écrits, largement autobiographiques, et donne ainsi à entendre une littérature à la fois intime et universelle, d'une beauté souvent fulgurante, qui, dressant un tableau des différents âges de la vie, concerne finalement tout un chacun. Pour commencer, l'enfant et l'adolescente. Du début du siècle dernier. Qui grandit dans un milieu bourgeois et catholique, certes, mais pas si conventionnel. Cette première partie, d'une théâtralité virevoltante et d'une grande fluidité, prouve qu'il existe des alternatives au schéma figé du biopic en déployant un théâtre d'une énergie et d'une inventivité qui font corps avec celles de son sujet.

**Inventer sa vie, se choisir,
afin d'avoir le sentiment d'exister**

Puis la seconde, après 1945. Elle ne s'appesantit pas sur un féminisme bien connu mais préfère se demander si l'animosité qui entoure encore cette figure n'est pas liée à son engagement lors de la Guerre d'Algérie. Le sujet devient alors objet de société, la jeune femme Simone une pièce d'un patrimoine qui se plaît à effacer son histoire coloniale. Dans des échos laissés en suspens avec l'actualité, on entend la vigueur, la rage même, avec laquelle le couple s'est opposé aux violences en Algérie et à la forme de coup d'état que constituait la création de la Vème République. Cette énergie au combat est



© Simon Gosselin

certainement la même que celle qu'il a fallu à la jeune fille pour sortir d'un destin tout tracé de femme. Mais *Les forces vives* n'en fait pas pour autant un modèle, ne verse pas dans l'admiration béate. Le spectacle préfère plutôt montrer un être très tôt épouvanté par la perspective de la mort, qui, pour y répondre, cherche sans cesse à inventer sa vie, à se choisir, afin d'avoir le sentiment d'exister. La cinquantaine creuse pour finir l'angoisse de vieillir d'une femme qui l'exprime avec des mots d'une grande beauté, ses réflexions sur l'insaisissabilité de l'être dans ses métamorphoses successives reflétant aussi son perpétuel mouvement. C'est dans une théâtralité de l'insaisissable, où tous les excellents comédiens et comédiennes changent régulièrement de rôle et sont une fois au moins Simone de Beauvoir, où la majestueuse scénographie d'Emma Depoid, évoquant les cadres avec lesquels on doit sans cesse composer, reste légère et mobile, que se déploient inventivité et surprises incessantes d'un émouvant spectacle où la parole se fait toujours vacillante, incertaine, jamais figée. La vie quoi.

Éric Demey

Ateliers Berthier, 1 rue André Suarès, 75017 Paris. Du 29 novembre au 20 décembre, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi. Tél: 01 44 85 40 40. Durée: 3h30 avec entracte. En tournée à la **Comédie de Reims** du 12 au 21 mars, aux **Théâtre des 13 vents** du 8 au 10 avril.

WEB

“Les Forces vives” à l’Odéon, foisonnante plongée dans l’esprit de Simone de Beauvoir

Raconter Simone de Beauvoir en s’inspirant de ses écrits. Le pari est en partie réussi avec cette pièce pleine d’audace, mais inégale.

TT Bien



La compagnie Animal Architecte juxtapose ambiance vaudevillesque et passages dramatiques. Photo Simon Gosselin

Par Emmanuelle Bouchez

Réservé aux abonnés **T**

Publié le 29 novembre 2024 à 16h00

Traverser une vie. Le projet est ambitieux, surtout s’il concerne Simone de Beauvoir (1908-1986). Car l’intellectuelle, pionnière de l’émancipation féminine et compagne du philosophe Jean-Paul Sartre, n’a cessé d’affirmer la nécessité d’« être là », sur terre, et d’en rendre compte pas à pas. Cette exigence lentement mûrie est sensible dans le long spectacle imaginé par les jeunes fondatrices, en 2018, de la compagnie Animal Architecte. Camille Dagen en a conçu la mise en scène ; Emma Depoid, la scénographie.

Inspiré par les essais introspectifs écrits à partir de 1958 (*Mémoires d’une jeune fille rangée*, *La Force de l’âge* et *La Force des choses...*) comme par les *Cahiers de jeunesse*, que Simone de Beauvoir

rédiéa de 1926 à 1930, leur spectacle en deux parties révèle des qualités dramaturgiques inégales mais trouve son unité dans le goût du risque et la recherche esthétique. Une armoire suspendue, par exemple, symbolise le refuge contre le chagrin, le coffre des souvenirs enfouis, et peut-être, aussi, le cercueil. Car la mort – « *cette barrière noire* » – ne cesse de hanter l'écrivaine.

Est-elle encore une héroïne pour les féministes ?

Tout commence par la ronde d'incessants mouvements de parois lambrissées montées sur roulettes. Celles-ci représentent la « *cage* » d'une enfance vécue à Paris dans un milieu aimant et bourgeois, peu à peu « déclassé » après la guerre de 14-18. Hélène Morelli incarne d'abord la saisissante gamine butée, avant d'être relayée par Marie Depoorter, dans le rôle de Simone de Beauvoir en étudiante angoissée s'acharnant au travail. Dans une ambiance vaudevillesque, les parents Beauvoir sont dessinés à grands traits comiques. Et pourtant, la lecture, par une mère à genoux, du journal intime de « Simone », est déchirante. Comme le sera aussi le désespoir existentiel de la jeune Zaza, son amie tant aimée, également exprimé par Hélène Morelli, décidément frappante dans chacun des personnages qu'elle incarne.

Dans la seconde partie, chaotique, les acteurs passent la pensée de la philosophe au tamis des réseaux sociaux. Est-elle encore une héroïne pour les féministes ? Hérissé-t-elle toujours autant le poil des machos ? Drôle et instructif... Le retour au récit s'avère ensuite d'autant plus délicat qu'on plonge directement dans les années 1950 et 1960 et la guerre d'Algérie. Le spectacle s'embourbe alors dans les précisions comme pour cette évocation du « coup » de De Gaulle qui, en 1958, fit voter la V^e République à l'arrache. Pour ne pas perdre la voix intérieure de « Simone » au fil du temps, il aurait fallu cheminer plus serré.

3h30. Jusqu'au 20 décembre, [Odéon-Théâtre de l'Europe \(Berthier\)](#), Paris 17^e, Festival d'automne ; du 12 au 21 mars, [Reims](#) ; du 8 au 10 avril, [Montpellier](#).

Camille Dagen présente « Les forces vives » d'après Simone de Beauvoir. Un spectacle d'une théâtralité enthousiasmante !



ATELIERS BERTHIER –
ODÉON THÉÂTRE DE
L'EUROPE / D'APRÈS
SIMONE DE BEAUVOIR /
MISE EN SCÈNE CAMILLE
DAGEN

Publié le 29 novembre 2024 - N° 327

Toute la liberté que peut générer l'angoisse existentielle. Dans le cadre du Festival d'Automne, *Les forces vives* embarquent la vie et l'œuvre de Simone de Beauvoir dans une fresque passionnante. Un spectacle d'une théâtralité enthousiasmante.

Simone de Beauvoir, tout le monde connaît mais qui connaît vraiment ? *Le deuxième sexe*, « *on ne naît pas femme, on le devient* », le couple mythique avec Jean-Paul Sartre... Dans la troupe de la compagnie Animal Architecte, toutes et tous, ou presque, sont nés après la mort de l'intellectuelle française en 1986. À partir d'une exploration poussée de son œuvre – *Le deuxième sexe*, *Cahiers de jeunesse*, *Mémoires d'une jeune Fille rangée*, *La Force de l'âge* et *La Force des choses* –, *Les forces vives* s'empare donc du personnage par ses écrits, largement autobiographiques, et donne ainsi à entendre une littérature à la fois intime et universelle, d'une beauté souvent fulgurante, qui, dressant un tableau des différents âges de la vie, concerne finalement tout un chacun. Pour commencer, l'enfant et l'adolescente. Du début du siècle dernier. Qui grandit dans un milieu bourgeois et catholique, certes, mais pas si conventionnel. Cette première partie, d'une théâtralité virevoltante et d'une grande fluidité, prouve qu'il existe des alternatives au schéma figé du biopic en déployant un théâtre d'une énergie et d'une inventivité qui font corps avec celles de son sujet.

Inventer sa vie, se choisir, afin d'avoir le sentiment d'exister

Puis la seconde, après 1945. Elle ne s'appesantit pas sur un féminisme bien connu mais préfère se demander si l'animosité qui entoure encore cette figure n'est pas liée à son engagement lors de la Guerre d'Algérie. Le sujet devient alors objet de société, la jeune femme Simone une pièce d'un patrimoine qui se plaît à effacer son histoire coloniale. Dans des échos laissés en suspens avec l'actualité, on entend la vigueur, la rage même, avec laquelle le couple s'est opposé aux violences en Algérie et à la forme de coup d'état que constituait la création de la Vème République. Cette énergie au

combat est certainement la même que celle qu'il a fallu à la jeune fille pour sortir d'un destin tout tracé de femme. Mais *Les forces vives* n'en fait pas pour autant un modèle, ne verse pas dans l'admiration béate. Le spectacle préfère plutôt montrer un être très tôt épouvanté par la perspective de la mort, qui, pour y répondre, chercha sans cesse à inventer sa vie, à se choisir, afin d'avoir le sentiment d'exister. La cinquantaine creuse pour finir l'angoisse de vieillir d'une femme qui l'exprime avec des mots d'une grande beauté, ses réflexions sur l'insaisissabilité de l'être dans ses métamorphoses successives reflétant aussi son perpétuel mouvement. C'est dans une théâtralité de l'insaisissable, où tous les excellents comédiens et comédiennes changent régulièrement de rôle et sont une fois au moins Simone de Beauvoir, où la majestueuse scénographie d'Emma Depoid, évoquant les cadres avec lesquels on doit sans cesse composer, reste légère et mobile, que se déploient inventivité et surprises incessantes d'un émouvant spectacle où la parole se fait toujours vacillante, incertaine, jamais figée. La vie quoi.

Eric Demey

Les Forces vives d'après Simone de Beauvoir par Camille Dagen et Emma Depoid, à L'Odéon-Théâtre de l'Europe, Berthier 17è, Le Festival d'Automne à Paris.



Crédit photo : Simon Gosselin.

Les Forces vives de **Camille Dagen et Emma Depoid** – Animal Architecte d'après **Le Deuxième Sexe, Cahiers de Jeunesse, Mémoires d'une jeune fille rangée, La force de l'âge, La force des choses** (T. 1 & 2), de **Simone de Beauvoir** (édit. Gallimard), conception et mise en scène de **Camille Dagen**, scénographie, collaboration artistique **Emma Depoid**. Avec **Marie Depoorter, Camille Dagen, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova, Sarah Chaumette**. Dramaturgie **Rachel de Dardel**, assistantat à la mise en scène et collaboration artistique en jeu **Lucile Delzenne**, création lumières **Sebian Falk-Lemarchand**, compositeur **Kaspar Tainturier-Fink**, création vidéo cadre **Typhaine Steiner**, conception vol **Marc Bizet, Marinette Jullien**, création costumes **Emma Depoid**, création de perruques **Kuno Schlegelmilch**. Du 29 novembre au 20 décembre 2024 à **L'Odéon Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier – 17ème)**. Du 12 au 21 mars 2025 à **La Comédie – CDN de Reims**. Du 8 au 10 avril 2025, **Théâtre des 13 vents, CDN de Montpellier**.

Simone de Beauvoir (1908-1986), philosophe emblématique, icône intellectuelle de gauche et figure féministe avant l'heure, compagne par ailleurs d'un poids lourd de la pensée du temps, Jean-Paul Sartre, a construit et accompagné la morale des jeunes générations qui ont vieilli depuis, et celle des autres après elles, traversant le siècle jusqu'aux eighties. La dame est témoin de la Grande Guerre, de la guerre d'Espagne, de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre d'Algérie, pays pour l'indépendance duquel elle s'engage, avec Sartre, prenant position contre la torture jamais avouée par les militaires français – repères fascinants sur l'état d'esprit d'une époque marchant vers la reconnaissance d'une liberté, ses élans et ruptures.

La dynamique compagnie Animal Architecte – la metteuse en scène Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid – a conçu son spectacle *Les Forces vives* d'après *Le Deuxième Sexe, Cahiers de Jeunesse, Mémoires d'une jeune fille rangée, La force de l'âge, La force des choses* (T. 1 & 2), de Simone de Beauvoir. L'appellation Animal Architecte désigne par ailleurs l'alliage de la pensée et de la sensibilité.

Aussi Camille Dagen évoque-t-elle avec à propos l'oeuvre de la vivante Simone de Beauvoir, telle la ligne de crête d'une tension courant entre angoisse et jubilation d'exister, deux sentiments à la fois opposés et concomitants dans cette expérience unique qui est celle de vivre. D'un côté, une aventure physique intense, charnelle et sensible – découverte de soi, son corps, son désir – et de l'autre, la pleine conscience des mots et des idées à élaborer et à respecter, dans cette rigueur finale de saisir, autant que possible, les contradictions du métier de vivre.

D'abord, la première Simone – elles seront cinq, de l'enfance à l'adolescence, en passant par la jeune fille, l'adulte et la femme mature – entre découverte du monde et celle du désir -, de vibrantes interprètes présentes et attachantes sur la scène: Marie Depoorter, Camille Dagen, Hélène Morelli, Nina Villanova, Sarah Chaumette. Elles peuvent incarner aussi Jean-Paul Sartre, tel ou untel, et avec humour le philosophe Paul B. Preciado ou Laure Adler malicieuse dans *L'Heure bleue*: « Mais Paul, on peut vivre aussi sans être homo ou bien trans.... » : adresses au présent.

Lire l'article de Véronique Hotte sur <http://www.webtheatre.fr>

Aussi Camille Dagen évoque-t-elle avec à propos l'oeuvre de la vivante Simone de Beauvoir, telle la ligne de crête d'une tension courant entre angoisse et jubilation d'exister, deux sentiments à la fois opposés et concomitants dans cette expérience unique qui est celle de vivre. D'un côté, une aventure physique intense, charnelle et sensible - découverte de soi, son corps, son désir - et de l'autre, la pleine conscience des mots et des idées à élaborer et à respecter, dans cette rigueur finale de saisir, autant que possible, les contradictions du métier de vivre.

D'abord, la première Simone - elles seront cinq, de l'enfance à l'adolescence, en passant par la jeune fille, l'adulte et la femme mature - entre découverte du monde et celle du désir -, de vibrantes interprètes présentes et attachantes sur la scène : Marie Depoorter, Camille Dagen, Hélène Morellii, Nina Villanova, Sarah Chaumette. Elles peuvent incarner aussi Jean-Paul Sartre, tel ou untel, et avec humour le philosophe Paul B. Preciado ou Laure Adler malicieuse dans L'Heure bleue : « Mais Paul, on peut vivre aussi sans être homo ou bien trans.... » : adresses au présent.

A l'orée de la représentation, résonnent majestueusement les belles paroles beauvoiriennes sur le sentiment d'exister, de vivre, et de la mort en perspective.

S'ensuit l'apparition de Simone, enfant rebelle, punie dans son placard, cabinet réduit, puis confessionnal, petite loge qui monte dans les cintres, comme au cirque, une élévation qui ne fait qu'évaluer la propension à la liberté de la petite fille à l'émancipation, au désir de liberté - un ange céleste qui trouvera son territoire à soi.

Colères d'enfance contre la mère rigide et le père absent, amitiés d'adolescence - la chère Zaza qui disparaîtra, les amis Maurice Merleau-Ponty, Paul Nizan, Jean-Paul Sartre..., choix amoureux, joies et deuils : sont racontés les rudiments d'une biographie - pauvre petite fille riche qui décide de s'opposer à la morale des siens.

Et pour les rôles masculins et parfois féminins encore, de Poupette par exemple, la soeur de Simone, de son père aux amis de la jeune fille, Romain Gy et Achille Reggiani s'amuse sur la scène, facétieux, joueurs, comiques - élan et recul.

Autour des personnages, les parois creuses d'un appartement, des fenêtres vides, des lambris et des cadres sans vitre à composer, à décomposer et re-composer, tel un jeu de cartes dont on s'amuserait et qui laisse passer le temps et la variation de ses jours sans fin - sentiment de la vie qui va et de la conscience qui s'adapte ou se rétracte. Le passage de Jean-Paul Sartre sur la guerre d'Algérie pèse un peu.

Dénivellation des situations, des propos, de l'intime au groupe, distanciation et adresses au public, retours à la date de naissance des conceptrices, quatre ou cinq ans après la mort du Castor, que nous, les plus anciens, avons accompagnée depuis l'hôpital Cochin jusqu'au Cimetière du Montparnasse - foule d'admirateurs.

Un éloge de la vie qui s'écrit par l'autrice d'une existence qu'elle fait sienne -, depuis la jeune fille bourgeoise de bonne famille, catholique et conservatrice, du début du siècle à son émancipation : elle se regarde écrire ses *Mémoires*, sujet d'une entreprise littéraire en forme de puzzle, faite de morceaux du passé, de personnages choisis à encastrier dans un paysage, et d'une méditation existentielle au diapason politique du temps, des vibrations de la nature et des ciels changeants. A travers de beaux interprètes engagés dans le présent scénique.

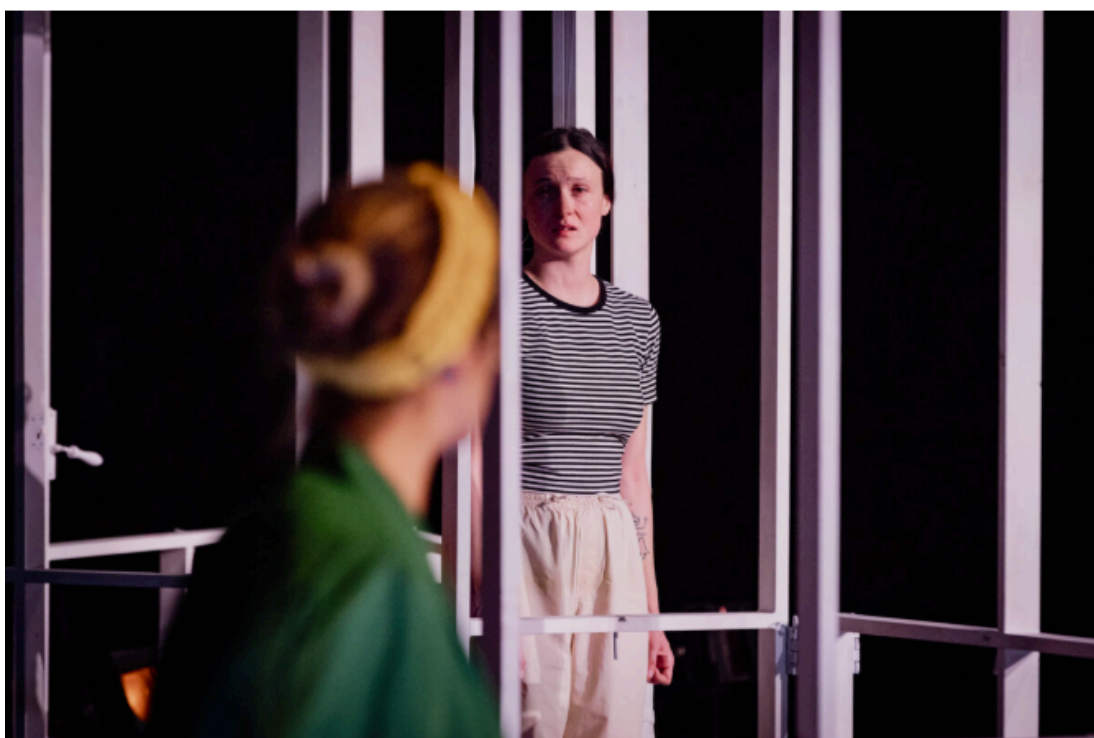
Les Forces vives de Camille Dagen et Emma Depoid - Animal Architecte d'après *Le Deuxième Sexe, Cahiers de Jeunesse, Mémoires d'une jeune fille rangée, La force de l'âge, La force des choses* (T. 1 & 2), de Simone de Beauvoir (édit. Gallimard), conception et mise en scène de Camille Dagen,

scénographie, collaboration artistique Emma Depoid. Avec Marie Depoorter, Camille Dagen, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova, Sarah Chaumette. Dramaturgie Rachel de Dardel, assistanat à la mise en scène et collaboration artistique en jeu Lucile Delzenne, création lumières Sebian Falk-Lemarchand, compositeur Kaspar Tainturier-Fink, création vidéo cadre Typhaine Steiner, conception vol Marc Bizet, Marinette Jullien, création costumes Emma Depoid, création de perruques Kuno Schlegelmilch. Du 29 novembre au 20 décembre 2024 à l'Odéon Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier - 17ème), Le Festival d'Automne à Paris. Du 12 au 21 mars 2025 à La Comédie - CDN de Reims. Du 8 au 10 avril 2025, Théâtre des 13 vents, CDN de Montpellier.

Crédit photo : Simon Gosselin.

Une traversée de Simone de Beauvoir

Le spectacle « Les forces vives » écrit et mis en scène par Camille Dagen avec sa compagnie Animal Architecte, créé à Strasbourg, vu à Tours, arrive à Paris où nous l'avons revu. Ce voyage dans l'œuvre de Simone de Beauvoir ne manque pas de forces mais d'une continuelle vigueur.



"Les forces vives" scène © Simon Gosselin

En mai dernier, j'écrivais : « la salle du CDN de Tours était pleine le soir de la première du spectacle de la compagnie Animal architecte *Les forces vives*. Le mot « force » étant présent dans d'importants ouvrages mémoriels de Simone de Beauvoir (après *Les mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force des choses* puis *La force de l'âge*), lesquels, avec des à

côtés, constituent la base du nouveau spectacle de la compagnie Animal architecte (co-dirigée par Camille Dagen et Emma Depoid) après les mémorables *Durée d'exposition* (lire [ici](#)) ou *Bandes* (lire [ici](#)). « *Non pas une adaptation, non pas une mise en fiction du récit autobiographique, non pas un biopic* » insiste Camille Dagen. Alors quoi ? « *Un spectacle, c'est à dire une forme fidèle mais autonome, une mise en regard* » poursuivait-elle au début du travail, en septembre 2022. Elle, son associée Emma Depoid qui signe une scénographie évolutive, et son équipe en étaient alors « *au début du désir. Au moment où on ramasse du petit bois, où on cherche des allumettes, silex, briquets et surtout où l'on dégage l'espace pour le feu qu'on espère bâtir. On débroussaille, on délimite* » écrivait-elle. Le spectacle serait au bout du cheminement fait de sentiers intuitifs, de repentirs, de débordements, de foudrades, d'impasses et de jaillissements.

La première avait eu lieu au théâtre du Maillon de Strasbourg à la mi-mars 2024, un souvenir heureux pour l'équipe. S'en est suivi un trop long temps de vide avant la reprise difficile à la mi-mai à Tours sur une scène trop étroite, deux mois plus tard. Dans ce trou noir, le spectacle a-t-il perdu de sa vigueur, de sa cohérence, s'est-il affadi, fané, a-t-il bifurqué? Il nous a semblé écartelé. « *Je rêve d'un spectacle qui vibre, bouge, tremble, résiste avec lucidité à des obstacles lourds, à ces peurs qui sont dans nos vies à tous mais que Beauvoir a fait l'effort d'alchimiste d'arracher aux limbes pour les mettre en mots* » écrivait Camille Dagen. On reverra *Les forces vives* à la rentrée pour mieux en parler. »

On a donc revu le spectacle aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon. Autant la première partie (l'enfance dans la famille bourgeoise parisienne et catholique, l'adolescente qui lit *Les nourritures terrestres* de Gide contre un père qui ne jure que par Anatole France, les relations avec Poupette, sa sœur, l'amitié précoce et durable avec Zaza, les premières rencontres) tout cela semblait engluée à Tours. Il en va tout autrement à l'Odéon. Cette première partie, réécrite ça et là semble-t-il, et modulée autrement, nous est apparue cette fois, vive, alerte. L'espace (Emma Depoid) s'est assoupli, le jeu s'est affermi, les rapports entre les personnages (Simone face à son père et à sa mère, etc.) sont plus productifs et surtout la relation entre Simone et Zaza suit un cours plus alerte, plus jouissif. Et il en va de même pour ce qui suit, ses années d'étudiante jusqu'à l'agrégation, Simone qui devient le Castor, les rencontres avec Sartre ou Merleau Ponty, la présence furtive de Paul Nizan, le condisciple de Sartre à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm ..

Le spectacle, pour être largement chronologique, n'entend pas être exhaustif. Il multiplie les ellipses pour mieux mettre en avant un choix de points sensibles. La seconde partie s'attarde ainsi sur l'accueil fait au *Deuxième sexe* par la presse de l'époque. une volée de bois vert, des propos haineux qui ne donnent par un très haute idée du métier de journaliste et de critique littéraire et ne rehausse pas la mémoire de François Mauriac. Le spectacle s'arrête ensuite longuement sur le rôle important que joua Simone de Beauvoir dans l'affaire Djamila Boupacha durant la guerre d'Algérie. Militante du FLN, la jeune algérienne est arrêtée en 1960 avec d'autres membres de sa famille, on l'accuse d'avoir voulu poser une bombe. Elle sera torturée, violée par l'armée française. Gisèle Halimi -qui la défend- alerte Simone de Beauvoir qui signe une tribune dans « le Monde » et préside son comité de soutien.

Bien d'autres pages de la vie de Simone de Beauvoir sont passées sous silence, par exemple ses relations avec d'autres hommes que Sartre, tandis que le fil rouge du féminisme, continue son chemin. Une seconde partie qui procède plus par collages que par articulations et semble courir après un rêve..

Saluons la distribution aussi performante que cohérente : Sarah Chaumette, Marie Depoorter, Hélène Moretti, Nina Villanova, Romain Gy, Achille Regiani et, bien sûr, Camille Dagen.

Théâtre de l'Odéon Berthier, jusqu'au 20 décembre.. puis du 12 au 21 mars à la Comédie de Reims, du 8 au 10 avril au Théâtre des Treize vents à Montpellier...

Du 29 novembre au 20 décembre 2024 à L'Odéon- Théâtre de l'Europe - Berthier 17è, Le Festival d'Automne à Paris.

LES FORCES VIVES D'APRÈS SIMONE DE BEAUVOIR PAR CAMILLE DAGEN ET EMMA DEPOID.

Epouser son temps, le mettre en question et trouver sa propre liberté.

Publié par Véronique Hotte | 1er décembre | Critiques | Théâtre | 0 | [W](#) [W](#) [W](#)



Simone de Beauvoir (1908-1986), philosophe emblématique, icône intellectuelle de gauche et figure féministe avant l'heure, compagne par ailleurs d'un poids lourd de la pensée du temps, Jean-Paul Sartre, a construit et accompagné la morale des jeunes générations qui ont vieilli depuis, et celle des autres après elles, traversant le siècle jusqu'aux eighties. La dame est témoin de la Grande Guerre, de la guerre d'Espagne, de la Seconde Guerre mondiale, de la guerre d'Algérie, pays pour l'indépendance duquel elle s'engage, avec Sartre, prenant position contre la torture jamais avouée par les militaires français - repères fascinants sur l'état d'esprit d'une époque marchant vers la reconnaissance d'une liberté, ses élans et ruptures.

La dynamique compagnie Animal Architecte - la metteuse en scène Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid - a conçu son spectacle *Les Forces vives* d'après *Le Deuxième Sexe*, *Cahiers de Jeunesse*, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses* (T. 1 & 2), de Simone de Beauvoir. L'appellation Animal Arhitecte désigne par ailleurs l'alliage de la pensée et de la sensibilité.



L'essayiste et romancier féministe français lors de la journée intellectuelle contre la guerre au Vietnam, le 23 mars 1968.
Bridgeman Images

CRITIQUE - Dans *Les Force vives*, la metteuse en scène et comédienne Camille Dagen raconte avec intrépidité la vie de cette figure du féminisme qui profondément changé notre paysage mental et moral.

De Gaulle avait raison à propos de Sartre : « *On n'emprisonne pas Voltaire.* » Nous étions en 1960 et celui qui incarnait la grande figure de l'intellectuel de gauche défendait le droit à l'insoumission des appelés en Algérie, le fameux « Manifeste des 121 ». On n'emprisonne pas non plus Simone de Beauvoir, et c'est bien sous cet angle qu'il faut regarder ces *Forces vives*, le saisissant spectacle de Camille Dagen.

La metteuse en scène et comédienne s'est emparée des *Mémoires* de l'écrivain, publiés entre 1958 et 1964, mais aussi de ses *Cahiers de jeunesse*, le tout formant le récit intime d'une émancipation, d'une rencontre capitale (Sartre), de l'ouverture sur le monde et les tremblements de l'histoire.

Le spectacle, quoique linéaire, n'est pas un biopic. « *J'ai toujours sournoisement imaginé que ma vie se déposait dans son moindre détail sur le ruban de quelque magnétophone géant et qu'un jour je déviderais tout mon passé* », avait écrit le Castor.

Passer *Le Deuxième Sexe* à la moulinette

D'abord l'enfance. C'est Hélène Morelli qui incarne la fillette colérique et volontaire. Au centre de la scène, il y a une sorte d'armoire suspendue qui représenterait une « chambre à soi », mais aussi un confessionnal, ou serait-elle l'image d'un cercueil qui s'élève dans les cieux ? La petite Simone — élevée entre un père fantasque (joué par Achille Reggiani) et une mère dévote (cocasse Nina Villanova) — préfère la lecture de Colette et de Gide à celle d'Anatole France. Chrysalide devenue papillon, la lycéenne studieuse (désormais interprétée par l'excellente Marie Depoorter) s'enivre d'affection pour Zaza, qui décède prématurément. Cette disparition sera le premier drame dans la vie de la jeune fille rangée.

— Toute sa vie fut une grande évasion, un refus de l'« encagement ». Elle veut sortir de son « moi », connaître des gens et leur existence, le monde va entrer dans sa vie « *jusqu'à la faire éclater* »

Le décor sur le plateau, sommaire mais impressionnant, repose sur un principe simple et efficace : des parois montées sur roulette s'ouvrent et se referment sur la vie de la future intellectuelle, qui n'a cessé de scier des barreaux. Toute sa vie fut une grande évasion, un refus de l'« encagement ». Elle veut sortir de son « moi », connaître des gens et leur existence, le monde va entrer dans sa vie « *jusqu'à la faire éclater* ». Il y a un côté music-hall dans cette première partie un peu trop hystérique mais très inventive.

Dans le second acte, nous quittons le « je » de Beauvoir. Après une séquence impayable où les cinq comédiennes et les deux comédiens s'amuse à passer *Le Deuxième Sexe* à la moulinette la critique de quelques mâles fanfarons de l'époque et les commentaires ineptes de réseaux sociaux d'aujourd'hui, nous entrons dans le dur : la nausée du Castor pour la guerre d'Algérie, cette « *névrose* ». La pièce, radiographie d'une vie en révolte, se termine par le célèbre épilogue de *La Force des choses*, adagio qui vous met un genou à terre.

« Les Forces vives », au Théâtre Odéon-Berthier (Paris 17^e), jusqu'au 20 déc.

Sur les planches Simone de Beauvoir, vivre et laisser mourir

Article réservé aux abonnés

Dans «les Forces vives», Camille Dagen met brillamment en scène cinq Simone de Beauvoir à différentes étapes de son existence, offrant un panorama complexe et moderne sur la vie et l'œuvre de l'insaisissable philosophe.



«Les Forces vives», de Camille Dagen, jusqu'au 20 décembre 2024 aux Ateliers Berthier-Odéon, à Paris. (Simon Gosselin)

par [Anne Diatkine](#) et [Sonya Faure](#)

publié aujourd'hui à 8h13

Au milieu de la première partie, alors que l'étudiante découvre avec exaltation ses forces intellectuelles et le bonheur de l'amitié, [Simone de Beauvoir](#) reçoit ce compliment inhabituel : «*Vous êtes comme une auto lancée à vive allure.*» Lancé à vive allure, ce cinquième spectacle de la trentenaire Camille Dagen, portée par l'épatante scénographie d'Emma Depoid, l'est durant ses trois heures et demie qui happent et passent en un rien de temps. Mais la vitesse n'est pas l'uniformité. Camille Dagen et Emma Depoid, qui restituent l'épaisseur et la complexité d'une vie, n'hésitent pas à opérer ce qui serait l'équivalent de gros plans au cinéma en s'arrêtant sur certains moments charnières. Souvent, ils ont traité à la métamorphose du corps féminin que de Beauvoir n'a pas cessé de scruter – la puberté, les règles, le sentiment aigu de l'âge – mais aussi aux épiphanies, qu'elles soient amoureuses ou amicales, à la faculté de s'illusionner, aux retours de bâton sévères et politiques.

Cette vie prise dans sa multiplicité, qui tout au long du spectacle quitte les rives de l'égoïsme et jette les œillères de la bourgeoisie pour s'ouvrir avidement au monde, c'est donc celle de Simone de Beauvoir, sculptée dans la matière même de ses textes – mémoires et entretiens. Cinq actrices l'incarnent à différentes étapes et en diffractent la voix, tandis que sur le plateau, des praticables à roulettes, châssis de portes et de fenêtres, définissent de manière mobile et efficace toutes sortes d'espaces – intérieurs et extérieurs. Au milieu du plateau, un placard sans porte, qui parfois s'élève, devient berceau, armoire à corsets, confessionnal ou cercueil – toutes ces boîtes dans lesquelles on enferme une existence.

Farce collective

Une vie narrée sur un plateau, qu'elle soit la sienne ou celle d'autrui, c'est dangereux. On prend le risque de la complaisance et de la linéarité pauvrement chronologique, mais aussi de l'hagiographie et de l'extériorité. Camille Dagen et l'ensemble de la troupe pulvérisent ces obstacles en choisissant un axe sensoriel, l'un des fils conducteurs des écrits de de Beauvoir. Colères de la petite fille, sensationnellement jouée par Hélène Morelli, qui incarne aussi la meilleure amie Zaza, premier deuil de de Beauvoir. Intelligence de restituer les impressions de la petite fille à travers un brouhaha de voix flottantes sur le plateau («*Cette petite, quand elle a ses humeurs, on la dirait possédée par un démon*») et de faire surgir, tout au long de la formation d'une jeune fille rangée en «*bonne chrétienne*» et en fille à marier, les injonctions répétées. «*Simone, une personne bien élevée n'insiste jamais.*»

[Offrir cet article >](#)

Avantage abonné : Offrez jusqu'à 10 articles par mois

Il se passe mille micro-événements sur ce plateau avec pourtant peu d'objets. Une actrice est escamotée pour laisser place à une autre, une technicienne à la caméra devient sans crier gare un personnage et tient par la main Simone enfant. Il y a de la magie chez Dagen et Depoid, qui participe à la métamorphose de la chenille dont parle tant de Beauvoir, à l'éclosion d'un corps de femme. Le récit est toujours fluide et emporté mais Dagen casse les rythmes et les genres, passe du vaudeville familial au théâtre d'archives, du drame politique à la vidéo (Sartre et Merleau-Ponty incarnés n'apparaissent d'abord que filmés en arrière-fond dans ce qu'on suppose être une réunion informelle dans un café). La farce collective se juxtapose au seul en scène. La mise en scène n'oblitére pas les points aveugles d'une joie de vivre insensible aux contingences extérieures : pour Simone de Beauvoir, la guerre ne peut être déclarée car une telle déveine ne peut lui tomber dessus («*Je suis si chanceuse.*»). Et

aussi : *«Dans vos rêves Sartre ! c'est seulement dans vos rêves qu'il y a du sang sur la mayonnaise des charcuteries ; dans la vie, le nazisme est en perte de vitesse, jamais les quatorze millions de prolétaires allemands ne laisseront le fascisme s'installer chez eux.»*

«J'ai été flouée»

La deuxième partie consacrée aux luttes politiques de Sartre et de Beauvoir est aussi celle où l'équipe artistique se réapproprie à la première personne Simone de Beauvoir, explore ce qui reste d'elle aujourd'hui et les réactions souvent violemment hostiles qu'elle continue de susciter. Ce deuxième chapitre est largement centré sur l'engagement de Simone de Beauvoir auprès de la militante du FLN Djamila Boupacha, 22 ans, à qui ses tortionnaires de l'armée française enfoncèrent des goulots de bouteille dans *«le vagin»*. Le vagin ? En 1960, le mot insupporte et *le Monde* exige qu'il soit remplacé par celui de *«ventre»*. Ailleurs, c'est le mot *«génocide»* que de Beauvoir utilise dans une préface d'un livre pour Djamila Boupacha, mais biffe dans son journal, quelques années après la guerre. La mise en scène devient documentaire, exposant le doute, des feuillets manuscrits raturés de l'autrice sont projetés. Parlant de la guerre et de la torture : *«Ce qu'il y a de plus scandaleux dans le scandale, c'est qu'on s'y habitue.»*

«Ce qui m'est arrivé d'irréparable, livre enfin la sixième Simone de Beauvoir, incarnée par Sarah Chaumette, *c'est que j'ai vieilli.»* La pièce a commencé par la terrible angoisse ressentie par la philosophe à l'idée d'être mortelle. Elle s'achève dans la sidération d'être devenue vieille. *«J'ai été flouée»*, jette à la salle l'actrice, de dos, qui court déjà ailleurs, en coulisses. Mystérieuse phrase, la dernière du spectacle, qui dit l'impossibilité de renoncer totalement aux promesses et à la toute-puissance de la jeunesse.

***Les Forces vives*, jusqu'au 20 décembre aux Ateliers Berthier-Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne 2024. Puis sept représentations jusqu'au 21 mars 2025 à la Comédie de Reims, et du 8 au 10 avril aux 13 vents de Montpellier.**

Théâtre et danse

Les spectacles de la semaine : «les Forces vives» de Camille Dagen et «Signal to noise» de Forced Entertainment



[Click to learn more](#)



«Les Forces vives» de Camille Dagen et «Signal to noise» de Forced Entertainment. (Simon Gosselin et Hugo Glendinning)

Théâtre

«Les forces vives», de Camille Dagen et Emma Depoid

Lancée à vive allure, la vie de Simone de Beauvoir. Lancé à vive allure lui aussi ce cinquième spectacle de la trentenaire Camille Dagen portée par l'épatante scénographie d'Emma Depoid – trois heures et demie qui happent et passent en un rien de temps. La vitesse n'est pas l'uniformité. [Dagen et Depoid restituent l'épaisseur et la complexité d'une vie](#), de l'enfance à la guerre d'Algérie, et la vieillesse de la philosophe.

***Les Forces vives*, jusqu'au 20 décembre aux Ateliers Berthier-Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne 2024. Puis sept représentations jusqu'au 21 mars 2025 à La Comédie de Reims ; et du 8 au 10 avril aux 13 vents de Montpellier.**

CRITIQUE

Théâtre : Simone de Beauvoir dans tous ses éclats à l'Odéon

Avec « Les Forces vives », Camille Dagen et sa compagnie Animal Architecte nous plongent dans la vie et l'oeuvre de Simone de Beauvoir. Un geste théâtral sensible qui, malgré ses longueurs et quelques maladresses, ranime la flamme de l'icône féministe.



Marie Depoorter (Simone) et Hélène Morelli (Zaza, en arrière-plan), dans le spectacle « Les Forces vives ». (© Simon Gosselin)

Encore un coup d'audace sur nos scènes. « Les Forces vives », à l'affiche de l'Odéon (Ateliers Berthier) à Paris, ont l'allure d'une mission impossible : évoquer en 3 h 30 chrono la figure de Simone de Beauvoir (1908-1986) en piochant dans ses écrits.

Camille Dagen et sa compagnie Animal Architecte se sont lancées dans ce projet ardu, puisant dans « Le Deuxième Sexe », « Cahiers de jeunesse », « Mémoires d'une jeune fille rangée », « La Force de l'âge » et « La Force des choses ». Avec cinq comédiennes, dont quatre jouant à tour de rôle l'écrivaine à différents âges, et deux comédiens, elles déroulent la vie, la carrière et les engagements de Simone de Beauvoir sans tomber dans le piège du biopic ou du docu théâtre compassé.

Le spectacle offert au public est un parcours sensible d'une folle théâtralité. La première partie, jouée en costumes 1900 dans un décor de maison bourgeoise désossée (signé Emma Depoid), nous fait revivre la fulgurante émancipation de l'héroïne après des années d'éducation traditionnelle.

Chappe de plomb

De l'amour aveugle que la fillette voue à ses parents aux premiers chemins buissonniers empruntés avec sa soeur Poupette et son amie Zaza, on étouffe sous la chappe de plomb qui pèse sur Simone et on partage sa détermination à la briser. Avec des saynètes nerveuses qui virent à la pantomime et au vaudeville, Camille Dagen fait monter la pression jusqu'à la rupture : la décision de Beauvoir de voler de ses propres ailes et de s'affirmer comme intellectuelle. C'est le plus joli moment du spectacle : discussions enflammées, amour sans entrave (et sans mariage) avec Jean-Paul Sartre...

La deuxième partie des « Forces vives » est plus politique et moins maîtrisée. Après une entrée en matière plutôt réjouissante, florilège des jugements portés sur l'écrivaine de François Mauriac à Paul B. Preciado, le spectateur est plongé dans le « trou noir » de la Guerre d'Algérie.

En voulant trop la raconter et la dénoncer, la mise en scène devient démonstrative, le militantisme de Sartre et Beauvoir passe à la moulinette d'une évocation par trop confuse. La pièce s'achève néanmoins en beauté par les réflexions bouleversantes sur l'évanescence d'une vie, la grâce et l'horreur du monde, distillées par une Simone vieillie, magnifiquement incarnée par Sarah Chaumette.

Inégales, un brin trop étirées, ces « Forces vives » sont animées par un tel élan vital, par une telle fougue dramatique, qu'on ne saurait y résister. Pour sa générosité dramatique, pour le jeu ardent de sa troupe, son hommage amoureux et inédit à l'icône féministe, ce voyage avec Beauvoir (et Sartre en second plan) vaut le déplacement.

LES FORCES VIVES

THéâtre

d'après Simone de Beauvoir, adapté et mis en scène par Camille Dagen en collaboration avec Emma Depoid, à Paris, [Théâtre de l'Odéon \(Ateliers Berthier\)](#), jusqu'au 20 décembre. 3 h 30.

Egalement en mars à Reims et en avril à Montpellier.

Philippe Chevilley

CRITIQUE LES FORCES VIVES

mise en scène Camille Dagen

By Marie-Laure BARBA... — Dernière mise à jour Déc 4, 2024

THÉÂTRE FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS LMM

Partager



641



© Simon Gosselin

A l'Odéon, les *Mémoires de Simone de Beauvoir* servent de matière à la dernière création de la compagnie *Animal Architecte*, *Les Forces vives*. Ponctué de trouvailles efficaces mais éparées, le spectacle souffre de passages déclamatoires qui alourdissent l'ensemble. Figure majeure de la littérature et des luttes féministes du XXe siècle, l'image de Simone de Beauvoir s'en trouve diffractée.

UNE VIVACITÉ FORCÉE

S'il ne s'agit pas d'un *biopic*, *Les Forces vives*, mis en scène par *Camille Dagen*, décrit néanmoins la trajectoire de *Simone de Beauvoir*. Se saisissant des écrits autobiographiques ou politiques de la philosophe, la compagnie *Anima Architecte* dresse, de l'enfance à la vieillesse, le parcours de l'écrivaine vers la liberté.

Ainsi, retrouve-t-on, dans une première partie, l'évocation de ses premières années dans une famille bourgeoise catholique, sa passion pour les études tout en souffrant des contraintes imposées aux filles, son rejet de la foi religieuse, ses amitiés marquantes, ses premiers émois littéraires, comme sa quête précoce d'émancipation. « *Demain j'allais trahir ma classe et déjà je reniais mon sexe.* » écrit-elle dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

Après l'entracte, le spectacle, *Les Forces vives*, met l'accent sur l'engagement politique de Simone de Beauvoir. Sont mises en exergue, les réactions réactionnaires des journalistes ou écrivains de l'époque à la publication du *Deuxième sexe*, la rencontre avec Sartre et les intellectuels liés à l'Existentialisme, l'engagement du couple contre la guerre d'Algérie.

A chaque étape, il semble que la vivacité soit forcée. L'adresse public se fait souvent harangue. L'évocation de l'enfance de *Simone de Beauvoir* commence, dans le noir, par les hurlements colériques de la petite fille, bientôt enfermée « *dans le cabinet noir, entre des balais et des plumeaux* ». Mais, le cri s'installe, hélas, comme arme de jeu.

SCÉNOGRAPHIE ET PAROLE JUSTE

La scénographie imaginée par **Emma Depoid** agit efficacement et lie les deux parties. Des éléments de décor mouvants ne cessent d'être maniés pour redessiner les espaces. De nombreux vantaux, évidés de leurs vitres, suggèrent ainsi les portes et fenêtres de l'appartement familial. Ils construisent visuellement l'enfermement moral et religieux vécu par la jeune fille. Dans une scène d'affrontement, ils emprisonnent Simone que ses parents tentent de contraindre. Corsetée par les sangles qui doivent brider sa poitrine, **Marie Depoorter** qui incarne alors Simone de Beauvoir, n'en paraît que plus captive.

A un autre moment, les structures matérialisent les boxes des accusés lors du « procès Jeanson ». Sartre fut l'un des témoins appelés à la barre par la défense. Le réseau soutenait les agents du FLN en métropole en assurant la collecte de fonds et la fourniture de faux papiers, indispensables aux opérations clandestines. Elles deviennent également la « cage » de Maurice Patin. Le président de la commission chargée d'étudier les exactions commises en Algérie y est mis en accusation. L'homme politique, interprété par deux comédiens (**Romain Gy** et **Achille Reggiani**) doit répondre de son jugement sur **Djamila Boupacha**, violée et torturée par des militaires français.

Au fur et à mesure que le personnage de Simone de Beauvoir avance en âge, le décor se dénude. Les rideaux blancs suspendus tombent au sol. Les vantaux, ornés d'appliques bourgeoises allumées, se déplacent à la périphérie du plateau. Dans un geste symbolique un peu trop appuyé, une actrice éteint l'une d'entre elles.

Le spectacle se clôt heureusement sur la voix de **Sarah Chaumette**. Seule en scène, la comédienne donne à entendre magnifiquement les mots de Simone de Beauvoir face à l'acceptation de la fin de vie. Tout en nuance, sans artifice, **Sarah Chaumette** révèle en creux que vociférer n'est pas nécessaire pour être entendue. On regrettera néanmoins l'image des cheveux lâchés, en écho au tout début du spectacle, trop évidente.

”

Les Forces vives créé par Animal Architecte est à n'en pas douter un projet audacieux mais l'inégalité de la proposition scénique échoue à rendre compte de l'irréductible complexité de Simone de Beauvoir.

Les LM de M La Scène : LMMMMM

LES FORCES VIVES

Odéon-Théâtre de l'Europe Berthier 17e

29 novembre – 20 décembre

dans le cadre du Festival d'Automne 2024

d'après **Simone de Beauvoir**

une création de **Animal Architecte**

conception, écriture, mise en scène **Camille Dagen**

en collaboration avec **Emma Depoid**

avec **Sarah Chaumette, Camille Dagen, Marie Depoorter, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova**

scénographie, costumes **Emma Depoid**

dramaturgie **Rachel de Dardel**

collaboration artistique en jeu **Lucile Delzenne**

lumière **Sebian Falk-Lemarchand**

compositeur **Kaspar Tainturier-Fink**

vidéo et cadre **Typhaine Steiner**

perruques **Kuno Schlegelmilch**

conception dispositif technique **Édith Biscaro**

d'après *Le Deuxième Sexe, Cahiers de jeunesse, Mémoires d'une jeune fille rangée, La Force de l'âge et La Force des choses* (tomes 1 et 2) de Simone de Beauvoir © Éditions Gallimard

Les Forces vives, d'après Simone de Beauvoir, mise en scène de Camille Dagen, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival d'Automne, Paris

Déc 03, 2024 | Commentaires fermés sur Les Forces vives, d'après Simone de Beauvoir, mise en scène de Camille Dagen, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival d'Automne, Paris



© Simon Gosselin

fff article de **Nicolas Thevenot**

Au fond de la scène une porte s'ouvre comme l'entame d'un chapitre. Une jeune femme, cheveux long, paraît, puis son geste assuré et le grésillement reconnaissable d'une tondeuse : les mèches tombent au sol. Figure anachronique du contemporain comme un point d'accroche dans l'épopée qui suivra : cette liberté des femmes à arracher, à affirmer de par les époques et les lieux. Animal Architecte s'empare des écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir, *Les mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge* et *La Force des choses*, et compose **Les Forces vives**. Reconnaissons d'emblée une profonde réjouissance à assister à ce miroir inversé où une jeune compagnie fait sienne les mots et le parcours d'une femme déjà âgée, comme deux vases communicants aux deux extrémités d'une vie. Un regard rétrospectif qui se reflète dans les yeux d'une jeune garde. Et puis, le théâtre n'est-il pas le lieu rêvé, anticipé, de Simone de Beauvoir dont le premier texte, magnifique, que **Les Forces vives** nous offre, peut s'entendre comme une adresse de par la mort qu'elle entrevoit à ces corps futurs qui incarneront ce qu'elle aura exprimé en son temps. Le théâtre est un credo : une transmutation des corps qui furent en d'autres corps que le sien.

Camille Dagen a conçu cette épopée avec la fougue et les « forces vives » de la jeunesse, s'attaquant à la figure de commandeur que peut aussi représenter Simone de Beauvoir. Ce qui s'expérimente au plateau, ce n'est pas la vie de l'éminente philosophe et femme de lettres, mais bien les conditions (et en particulier la condition féminine) qui ont pu structurer et donner naissance à sa révolte et à sa pensée révolutionnaire. Les âges de la vie se suivent, et c'est le même enclos qui préside à la destinée des femmes. La scénographie d'Emma Depoid surligne et détache cet invariant dans le temps : le placard où l'on enferme la petite fille pour la punir devient le confessionnal où l'homme d'Église se fait l'instrument de domination au service du patriarcat. Le décor bourgeois est pareil au parcage des génisses. L'esprit de clôture de l'espace se fait l'écho de celui de la pensée. Les ritournelles, les chants religieux ou patriotiques imposent leur boucle fermée.

Les Forces Vives inscrivent une forte narrativité dans une forme qui se fait épique par sa vivacité et sa vitesse d'effectuation. Il y a urgence pourrait-on dire. Aucune trace de naturalisme dans tout cela, mais la joie de monter des figures comme dans un manège, les époques défilant en ellipse. L'approche est à son meilleure lorsque le théâtre se nomme lui-même et joue à son propre jeu. Ainsi, Simone à ses parents : « *vous parlez comme dans un vaudeville* » et les acteurs de forcer un très beau trait. La stylisation, loin de nuire au propos, renchérit et donne un juste corps aux figures épinglées.

Fortement structurée, l'architecture de l'ensemble visible comme des côtes saillantes, la fresque élaborée par Animal Architecte peut sembler privilégier l'efficace de sa lecture dramaturgique au détriment d'une réception plus organique et polysémique. Mais on ne peut que reconnaître sa pertinence notamment avec cette deuxième partie plongeant dans les années de la guerre d'Algérie. Point nodal du spectacle, mais aussi de notre époque : l'impensé colonial, le déni de la guerre, la violence d'État, l'autoritarisme politique. Si Simone de Beauvoir écrit pendant ces années-là son grand œuvre autobiographique, se faisant aussi l'écho de son actualité, **Les Forces vives** noue une autre relation temporelle, pointe une concordance certaine des temps nous ramenant à notre propre actualité : les circonstances de l'avènement de la Vème République, la montée des fascismes, le gout des régimes autoritaires.

Concluant cette épopée de plus de trois heures, ambitieuse et festive comme une vie de combats, la jeune troupe s'effacera, laissant place à une magistrale Sarah Chaumette, dont l'âge ne fait pas injure mais convoque au plateau le réel du temps vécu par son écart avec les actrices plus jeunes qui la précédèrent. L'émotion pure d'une apparition, d'une existence pleine, d'un âge dans sa force, nous emporte alors. Et dans la suspension de ce moment, la remémoration d'une vie en vient à se confondre magnifiquement avec celle d'une soirée.



© Simon Gosselin

Les Forces vives d'après Simone de Beauvoir, une création de Animal Architecte

Conception, écriture, mise en scène : Camille Dagen

En collaboration avec Emma Depoid

Avec Sarah Chaumette, Camille Dagen, Marie Depoorter, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova

Scénographie, costumes : Emma Depoid

Dramaturgie : Rachel de Dardel

Collaboration artistique en jeu : Lucile Delzenne

Lumière : Sebian Falk-Lemarchand

Compositeur : Kaspar Tainturier-Fink

Vidéo et cadre : Typhaine Steiner

Perruques : Kuno Schlegelmilch

Conception dispositif technique : Édith Biscaro

Durée : 3h30 (avec entracte)

Du 29 novembre au 22 décembre 2024

Du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h, relâches les lundis

Odéon – Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

1 rue André-Suarès, 75017 Paris

Réservation : 01 44 85 40 40

www.theatre-odeon.eu

Tournée :

Du 12 au 21 mars 2025 :

La Comédie de Reims (Reims)

Tél : 03 26 48 49 10

www.lacomediedereims.fr

Du 8 au 10 avril 2025

Théâtre des 13 vents (Montpellier)

Tél : 04 67 99 25 00

www.13vents.fr

« Les Forces vives » à l'Odéon, Simone de Beauvoir telle qu'en elle-même

Le spectacle mis en scène et interprété par Camille Dagen évoque la personnalité de l'écrivaine à différents moments de sa vie.



Marie Depoorter dans « Les Forces vives », d'après Simone de Beauvoir, mis en scène par Camille Dagen, en mars 2024. SIMON GOSSELIN

Une première partie fraîche et enthousiasmante, une seconde plus pondérée : *Les Forces vives*, spectacle mis en scène à l'Odéon-Théâtre de l'Europe par Camille Dagen (en collaboration avec Emma Depoid) contraint la critique à une gymnastique dichotomique, ce qui n'est pas incohérent si on songe au caractère remuant et inaliénable du sujet exploré.

Simone de Beauvoir (1908-1986) est au cœur de l'attention. Découpé en deux temporalités (avant et après la seconde guerre mondiale, celle-ci étant éludée lors d'un entracte sous-titré « 1939-1945 ») le spectacle ne perd jamais de vue cette philosophe majeure du XX^e siècle, dont les écrits (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge*, *La Force des choses*, *Cahiers de jeunesse* et *Le Deuxième Sexe*) innervent chacun des mots.

La romancière fait mieux que stimuler la créativité des artistes. Son désir forcé d'avoir une vie voulue de A à Z donne lieu à une représentation qui ne doit sa forme qu'à elle-même. *Les Forces vives* n'est ni un biopic ni une plate entrée littéraire dans l'œuvre, mais une suite résolue de choix dramaturgiques qui assument de laisser sur le bord de la route des pans entiers d'une existence.

Le titre est à prendre au pied de la lettre : par la médiation des acteurs, ce sont bien des vitalités énergiques qui se manifestent et résolvent, à mesure qu'ils se présentent, les problèmes de mise en scène. Camille Dagen ne s'interdit rien : le comique (jusqu'au vaudeville) comme le drame, le réel comme l'onirique, les accélérations et décélérations, les retours en arrière comme les bonds en avant. Son geste, d'une réelle fantaisie, s'en remet aux fondamentaux du théâtre – son immédiateté et son artisanat – avec une grande confiance. Si elle n'évite pas certaines maladresses, sa fougue est contagieuse, son talent évident.

Cinq Simone sur scène

Placés sous la haute autorité du « Castor » (surnom donné à Beauvoir par l'un de ses condisciples à l'École normale supérieure), sept excellents comédiens évoluent dans des décors dont ne restent que les cadres ajourés. Dépliables et mobiles, ils permettent aux espaces d'être sans cesse reconfigurés. Pas question de figer le plateau et d'immobiliser une pensée qui se construit à vue. Consacrée à la jeune Simone, la première partie est un feu d'artifice de prises de conscience. Celles du spectateur qui réalise de quel terreau originel s'est extirpée l'écrivaine. Celle de l'écrivaine qui fait sécession avec la bigoterie de sa mère et les penchants réactionnaires ou misogynes de son père.

C'est ici vite résumer la trajectoire d'une émancipation dont Camille Dagen a fait un nerf ardent. La metteuse en scène ouvre elle-même le bal en se présentant face au public, dans un carré de lumière qui s'agrandit à mesure qu'elle marche vers les gradins en jean et débardeur marcel. Elle nous parle post mortem, s'inquiète de la trace qu'elle aura laissée. Elle est la première des Simone qui surgiront en scène (le rôle est partagé par cinq comédiennes).

Prélevées dans la masse considérable des *Mémoires*, des séquences éparpillées en flashes convoquent les parents de Beauvoir, sa sœur Poupette, son éphémère fiancé Jacques, sa grande amie Zaza morte à 21 ans, plus tard, Maurice Merleau-Ponty, Paul Nizan ou Jean-Paul Sartre. De la petite enfance à la vingtaine, une femme naît à elle-même. Fillette récalcitrante, adolescente sage, jeune fille réfractaire aux valeurs familiales, étudiante amoureuse, intellectuelle en devenir : ces étapes sont saisies et restituées avec allant par les acteurs qui virevoltent de personnage en personnage, les garçons jouant les filles et les filles les garçons.

Changement de régime

A la puissance d'une écriture qui ne s'est pas ternie, s'ajoute l'appétit illimité d'une personnalité hors norme. « *Je vais avoir une vie, une vie à moi* » s'exclame Beauvoir. Difficile de ne pas être contaminé par ce débordement d'envies tous azimuts et cette course effrénée du présent vers le futur. Difficile de ne pas vouloir toujours plus de cette force vive qui dynamise.

On l'espère donc de retour, après l'entracte, la joie d'être qui a déferlé pendant les deux premières heures. Mais le libre arbitre de Camille Dagen (qui n'a rien à envier à celui de son inspiratrice) en décide autrement. Raison pour laquelle la seconde partie, focalisée sur la guerre d'Algérie et les dernières pages de *La Force des choses*, effectue une mise sur pause qui déjoue nos attentes. La frustration étant mauvaise conseillère, ce qui était ailé paraît s'alourdir, ce qui sonnait juste semble chanter faux. C'est pourtant bien la même artiste qui est à la manœuvre et opère ce changement de régime. Que dit-il de l'héroïne ?

De retour devant le rideau noir où ils compilent, avec humour, les basses attaques dont a été victime la mère du *Deuxième Sexe*, les acteurs s'attardent notamment sur l'appel de Beauvoir (paru dans *Le Monde* en 1960) en faveur de la militante FLN Djamila Boupacha. Elle écrit : « *Je suis française. Ces mots m'écorchent la gorge comme une tare.* » L'espace se ramasse au centre du plateau. Camille Dagen prend la parole : « *Tous les tomes de ce spectacle ont été écrits pendant la guerre d'Algérie.* »

Beauvoir était donc cette femme-là, capable d’embrasser le politique et l’intime, d’écrire et de militer, de se concentrer, en simultané, sur son époque et sur elle-même. On ne l’a pas perdue, elle est juste moins légère. Ce dont rend compte, quoi qu’on en veuille, le final d’un spectacle qui ne passe pas la réalité à la trappe. En accéléré, Sartre se dégrade tandis que sa compagne, complice et âme sœur vieillit. «*J’ai été flouée*», conclut-elle. Pas nous.

¶ *Les Forces vives*, d’après Simone de Beauvoir. Conception et mise en scène : Camille Dagen, en collaboration avec Emma Depoid. Avec Sarah Chaumette, Camille Dagen, Marie Depoorter, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova. Odéon-Théâtre de l’Europe/Ateliers Berthier, Paris 17^e. Jusqu’au 20 décembre (trois heures trente). Dans le cadre du Festival d’automne.

Joëlle Gayot

Detectives-sauvages.com

Vendredi 06 décembre 2024

Les Forces vives

conception

Animal Architecte



© Simon Gosselin

Vu à l'Odéon Théâtre de l'Europe (Ateliers Berthier) le
29 novembre 2024.

“Pour se rafraîchir les mémoires“

***Les Forces Vives* posent une question fondamentale : qu'est-ce qu'un portrait juste ? Quand l'histoire des femmes, si elle ne se résume pas tout simplement à du silence, n'est bien souvent qu'un ensemble de mystifications, d'idéalisations, d'invisibilisations et de raccourcis écrits par des hommes, que faire de ce document rare qu'est l'histoire d'une femme rentrée dans l'Histoire et décrite par elle-même ?**

***Les Forces Vives* de Camille Dagen, Emma Depoid et Animal Architecte restituent la vivifiante enquête de Simone de Beauvoir sur les traces d'elle-même pour comprendre et penser avec elle, en féministe antiraciste, la décrépitude lancinante de la cinquième république française et la montée des fascismes à travers le monde.**

Qui dit Beauvoir, dit biopic convenu avec focus sur le couple libre avec Sartre et le combat féministe ? Que nenni. Il nous est indiqué de regarder ailleurs et de nous préparer à des *loopings* : nous empruntons la voie du regard d'une femme sur sa vie au XXe siècle. Ce spectacle échappe à toutes les évidences. Il s'organise en points de fuite, jeux d'apparitions et de disparitions, sauts dans le vide, virages de style et coupes brutales. Le fil reste tendu, toujours. Désarçonnées par cette haute voltige dramaturgique, nous nous demandons : quelle est la cohérence de tout ça ? Dans le même temps, en prise avec cette discontinuité, nous sommes bien obligées de reconnaître une chose : le travail, la pensée, la lecture, la famille, les amis, la politique, le désir, le sexe, les cauchemars, les rêves, les effondrements, le corps, la vieillesse, la guerre, encore la guerre, encore la guerre, la mort, les morts, la perte, les souvenirs, quelle cohérence ça a, au fond, une vie ? Probablement aucune et probablement tant mieux.

Camille Dagen et Emma Depoid ont fort bien choisi de dessiner Beauvoir prise dans son mouvement existentiel, *l'allant* ; quand vivre c'est s'extirper par tous les moyens de la fixité en faisant des choix pour soi-même dans un contexte historique donné. Il n'y a aucune pureté, là dedans, aucun chemin paisible ; ni bien, ni mal, juste des forces contradictoires qui s'écharpent au cœur de l'être : celles d'un contexte historique déterminé et déterminant et celles d'un moi tendu par une quête absolue de vérité et d'autodétermination. Avec le groupe Animal Architecte, Simone de Beauvoir nous parvient comme un personne qui bouge trop pour apparaître nettement sur les photos et qui se dérobe au jeu du touchant portrait-sépia bon pour les molles commémorations républicaines. On ne naît pas femme, on le devient et quand on le devient, on peut s'en échapper pour vivre, c'est-à-dire, selon Simone de Beauvoir, faire le choix de récupérer l'ensemble des conditions d'existence concrètes et symboliques qu'un homme gagnent à la naissance parce qu'il est un homme et qu'une femme perd à la naissance parce qu'elle est une femme. Le femmage féministe est troublant, complexe, démystificateur, redonnant son humanité trop humaine à une féminité autant critiquée qu'auto-critiquée. L'héritage féministe de Beauvoir semble toujours et de toute part susciter un accueil à couteaux tirés mais c'est finalement la Beauvoir décoloniale qu'Animal Architecte ravive de mille feux et c'est bouleversant.

Simone de Beauvoir a vu par trois fois la France belligérante, pendant les deux guerres mondiales et la guerre d'Algérie ; elle a vu son pays par deux fois combattre les agressions extérieures et le fascisme pour finalement choisir de s'opposer à la liberté et au droit à l'autodétermination du peuple algérien qu'elle a colonisé. C'est dans une France avec du sang sur les mains qu'elle écrit ses mémoires, ciblée par une répression médiatique et armée pour son engagement en faveur du droit des Algériens à disposer d'eux-mêmes, abasourdie et écoeurée par le silence de la gauche quand s'instaure l'actuel régime politique de la France, la cinquième république, qui naît dans les relents nauséabonds du fascisme dont nous nous sommes apparemment habitués à l'odeur, soixante-six ans plus tard. Entre ces épisodes sanglants, elle est devenue, à chaque fois, par la force matérielle historique du contexte autant que par sa volonté d'individuation, une autre femme. Camille Dagen signe alors une virevoltante dramaturgie du seuil. Sa Simone de Beauvoir naît et meurt plusieurs fois. Chaque Simone fait volte-face dans la vie de Simone de Beauvoir : on voit se succéder la furieuse et catholique jeune fille rangée de Hélène Morelli, l'étudiante dévorée de travail et de désirs de Marie Depoorter, l'intellectuelle engagée et passionnément amoureuse incarnée par elle-même, la militante antifasciste et décoloniale violemment écoeurée évoquée à plusieurs, et la femme mûre pour qui le monde a cessé

d'incarner un réservoir de possibles de Sarah Chaumette. Derrière chaque Simone se trouve une ancienne Simone sur laquelle une porte s'est refermée, parce qu'il n'y a pas de Simone sans sa cage, sans son « placard ». Être Simone, c'est devenir Simone, et devenir Simone, c'est travailler à ouvrir sa cage, pour trouver une cage plus grande. C'est le processus de l'éternel désencagement que ce spectacle donne à voir à travers le subtil ballet scénographique pensé par Emma Depoid qui offre à Simone, à chaque seuil de sa vie, une nouvelle cage à l'égard de laquelle déchaîner ses forces vitales. L'espace s'organise autour d'un centre, « le placard », parfois rangé dans les cintres mais faisant son éternel retour : berceau, confessionnal, placard de la punition, placard de la rêverie, cercueil... Nouées ensemble, scénographie du seuil et dramaturgie chorale de *l'allant* portent implacablement la vague-Beauvoir qui nous parvient plutôt comme une force qui traverse l'histoire que comme une singularité assignée femme. Il n'y aura donc qu'une cage qui aura résisté à Beauvoir, celle de la mort ; et il semblerait que deux brillantes et fougueuses artistes de théâtre ainsi que leur énergique équipe d'interprètes aient décidé de l'en libérer pour la laisser flotter parmi nous, dans la cage de scène et qu'elle vive à nouveau dans nos mémoires.

THÉÂTRE

Camille Dagen : « Je pense sincèrement que le théâtre est une vieille forme »

Par Ysé Sorel

CRITIQUE

Les mémoires de Simone de Beauvoir, la façon dont une vie et l'histoire se mêlent, entre crise individuelle et devenir collectif, ont interpellé Camille Dagen, qui les met en scène dans la nouvelle pièce d'Animal architecte, *Les Forces vives*, au Théâtre de l'Europe - Odéon. L'occasion d'en apprendre davantage sur sa démarche artistique et sur les questionnements qui l'animent, les siens, ceux d'une femme du XXe siècle, les nôtres à tou·tes finalement.

La metteuse en scène et comédienne Camille Dagen présente en ce moment *Les Forces vives* à l'Odéon - Théâtre de l'Europe. Après une formation en lettres et en philosophie, elle a intégré l'école du Théâtre national de Strasbourg et cofondé à sa sortie la compagnie transdisciplinaire Animal architecte, avec la scénographe Emma Depoid, pour y développer des formes hybrides à partir de matériaux non théâtraux. On avait pu découvrir leurs spectacles *Durées d'exposition* et *Bandes*, respectivement créés en 2018 et 2020, au Festival d'Automne en 2021 et 2022, année où elles présentèrent aussi *La Vie dure (105 minutes)*, avec Eddy d'Aranjo, au centre dramatique national de Tours et créèrent en allemand, à Dresde, *Conjectures de Jakob* - bref résumé qui montre cependant la vitalité qui anime ces jeunes trentenaires, et dont elles ont trouvé un écho dans les œuvres de Simone de Beauvoir.

Leur nouveau spectacle retrace une partie de la trajectoire intime et politique de l'écrivaine et penseuse qu'on ne présente plus, sans tomber dans les travers ni du biopic, ni de l'hagiographie. Leur geste, à la croisée de la démarche documentaire et de la plongée dans une matière débordante de rage et de vie, met en scène une métamorphose permanente. Cette réinvention par le jeu, au plateau, redouble l'acte de se recréer de la femme et de se réécrire de l'autrice. À travers la mise en scène de ces mémoires, où une existence individuelle est saisie au rythme des soubresauts d'un siècle traversé par les guerres, *Les Forces vives* réactive la réponse à la grande question, prise à bras le corps par Simone de Beauvoir et dont elle nous invite, chacun et chacune, à nous emparer : comment faut-il se conduire ? En devenant, en cherchant à devenir un sujet libre. **Y.S.**

Penseuse critique à l'égard des formes traditionnelles de légitimité sociale ou politique, écrivaine prolifique, Beauvoir a marqué le féminisme et la vie intellectuelle occidentale. Elle semble néanmoins aujourd'hui dépassée par certains aspects et on lui préfère désormais des figures comme Monique Wittig ou Violette Leduc, dont les actualités éditoriales sont foisonnantes. Pourquoi avoir voulu alors la (re)mettre sur le devant de la scène ?

La réponse la plus honnête serait de dire que cela part des œuvres, qui m'accompagnent depuis longtemps, plutôt que de l'envie de faire un spectacle *sur* ou *à partir* de Simone de Beauvoir. Ce qui déclenche un spectacle est toujours assez mystérieux : c'est la rencontre d'une situation, dans laquelle je me sens prise, et d'un texte ou d'une œuvre qui émerge à un moment donné. Dans le cas des *Forces vives*, c'est en premier lieu l'entreprise des mémoires qui m'a interpellée, la façon dont une vie et l'histoire sont incorporées – cette synthèse entre l'individuel et le collectif permettant la reconstitution à la fois intelligible et sensible d'un passé récent. Comme la plupart des gens, j'ai d'abord lu *Mémoires d'une jeune fille rangée*, une lecture marquante. Plus tard, à vingt-huit ou vingt-neuf ans, j'ai découvert les tomes suivants, qui sont beaucoup moins connus : *La Force de l'âge*, *La Force des choses*. Ce qui m'a frappée, c'était ce geste de *se dire*, qui rend possible l'accès à une expérience de femme prise dans le siècle. Ce parcours n'apparaît non pas comme un simple témoignage, mais devient la matière première pour une élaboration conceptuelle, car c'est une penseuse qui écrit. Au fond, les mémoires sont des livres étranges, proches de l'essai, mais toujours ancrés dans une expérience tangible. Et j'ai pris conscience que nos précédentes créations prenaient pour point de départ des productions masculines. Je ne crois pas que le prisme féminin soit plus valorisable en soi, mais cela ouvrait sur un espace nouveau de recherche pour nous et pour le théâtre. Cette œuvre autobiographique vient remplir un vide, du moins c'est comme cela que je le ressens, qui attise plus particulièrement ma curiosité à ce moment-là de ma vie.

Demeure ce désir de comprendre l'histoire du XXe siècle dont on hérite, nous qui sommes nées à la fin de ce siècle-là. Déjà, dans *Bandes*, votre précédent spectacle, vous travaillez à décentrer notre regard sur ce passé récent en vous inspirant de l'essai culte de Greil Marcus, *Lipstick Traces. Une histoire secrète du vingtième siècle*, dans lequel le rock critic américain dessine une généalogie des révoltés, de Dada aux situationnistes en passant par les Sex Pistols. Ici, ce regard rétrospectif, qui éclaire en retour notre présent, se fait à travers le parcours d'une intellectuelle et écrivaine.

Le XXe siècle, on ne s'en sort jamais. Finalement, je crois qu'on en revient toujours aux mêmes questions : que fait-on du passé ? Plus largement, je crois que cela tient à une interrogation sur notre rapport à la mort, au temps, à la structure même du temps. Au théâtre, il y a cette idée qui est matérialisée sur un plateau que le temps n'est pas juste une flèche linéaire, comme on le croit habituellement dans notre société : le passé peut y être au présent, on peut y ressentir réellement des sensations différentes de durée. La manière dont un moment passe, tout à coup, vient déjouer cette représentation classique que l'on se fait du temps.

La deuxième partie du spectacle, plus métacritique et documentaire, évoque la perception que l'on a aujourd'hui de Beauvoir, à la fois dans sa dimension féministe mais aussi parce qu'elle a profondément modifié et ouvert la voie aux écrits de soi au XXe siècle. Vous mettez par exemple en scène avec humour certains propos de Paul B. Preciado ou d'Annie Ernaux.

On a centré l'attention sur *Le Deuxième sexe* : quels types d'animosité, de discours critique cette somme a déclenchés ? Dans cette deuxième partie, on s'intéresse à l'objet de culture. Beauvoir, on a beau dire, nous sommes aussi pétries de cet héritage-là, c'est une pionnière. Et on oublie la violence qu'elle a déchaînée, combien elle a été traitée de pute.

Et, malgré son ascendance bourgeoise, ce qui me touche, c'est sa lucidité à son endroit, la façon dont elle ne se fait pas de cadeau, l'identification de ses privilèges au moment où elle parle. Quand elle évoque son enfance, elle avoue qu'elle en a des souvenirs merveilleux, qu'elle a adoré ce père qui s'est révélé raciste, antisémite, nationaliste, colonialiste, à l'image de son milieu dont elle a cherché à se défaire.

Le théâtre serait l'art qui permettrait une sorte de montage en direct de différentes temporalités ?

Exactement. Certains gestes, dans le jeu d'acteur, sont à la fois extrêmement présents et porteurs de cette légère distance, ou plutôt de cette attention, d'une conscience qui vient redoubler le présent, lui donner une épaisseur qui vient de plus loin. *Bandes*, le spectacle que vous évoquiez, se clôture sur cette phrase : « J'ai des souvenirs qui ne sont pas les miens. » Cette idée m'est très chère : je suis persuadée qu'en effet nous sommes composés-es sensiblement par des événements, des idées, des sensations, que nous n'avons pas forcément vécus, qui nous imprègnent et que l'on peut activer.

La dimension politique du spectacle provient notamment de ce partage d'un point de vue de femme. Au départ, j'avais pensé faire quelque chose à partir des textes de Joan Didion, et puis j'en suis venue à Simone de Beauvoir car son œuvre détient une ampleur rare. Elle ouvre des portes qui me passionnent, mêlant des questions allant de « qu'est-ce que cela fait d'avoir quinze ans dans les années folles, en pleine montée du fascisme ? » à « quelle est l'expérience de la puberté dans une famille bourgeoise catholique », quelle est cette « fabrique des filles » au début du XXe siècle ?

Ses textes me parlent, m'agacent parfois. Ses écrits sont d'une grande densité, pleins de contradictions sur lesquelles je n'ai pas tranchées pour ma part. Ce que j'apprécie, c'est qu'ils laissent place à la critique de l'intérieur, ce qui en fait un matériau ductile, agréable à travailler. Nous avons dû supprimer toute une partie du spectacle, celle qui abordait les querelles au sein des mouvements féministes sur l'héritage de la pensée de Beauvoir, notamment en ce qui concerne le mouvement féministe des années 1970, le MLF. C'était passionnant, mais le spectacle était déjà assez long comme ça, et si on voulait traiter ce sujet, c'était impossible de le survoler.

C'est en cela que réside une des leçons de cette autobiographie existentialiste que vous nous donnez à voir sur scène : d'une part, prendre conscience et assumer une certaine *situation* – où je me situe, d'où je parle – et, d'autre part, ne jamais s'y laisser enfermer. Au fond, ne s'agit-il pas de continuer à garder comme ligne d'horizon le désir de devenir un sujet libre, de travailler sans cesse à être une « force vive » ?

On peut effectivement comprendre le titre du spectacle comme cela : les forces vives, ce sont les forces qui résistent à la pesanteur, à l'immobilité, à l'inertie – et donc à la mort. Cela rejoint aussi la question de la métamorphose, qui est éminemment théâtrale. Montrer le processus où l'on change de visage, où l'on fait saillir des possibilités d'être chez les acteurs et actrices, y compris à travers la performance de genre, est crucial pour moi. C'était clair dès le début que Sartre serait joué par une femme par exemple. Et je suis d'accord avec cette articulation entre naturalisme et constructivisme, d'ailleurs je trouve que Preciado l'exprime très intelligemment dans l'interview que nous reprenons, à savoir assumer que l'on est toujours marquée, construite, parfois bloquée par là d'où l'on vient, mais que ça n'empêche pas une pratique de soi par ailleurs.

La contradiction inspirante chez Beauvoir, c'est que la femme qu'elle est devenue à cinquante ans est diamétralement opposée à la petite fille qu'elle était à cinq ans – leur dialogue serait impossible. Sur les enjeux proprement féministes, bien d'autres penseuses ou autrices me paraissent plus pertinentes et proches de mes préoccupations actuelles. Mais ce geste de réécriture de soi par soi, ce processus de recreation – qui se traduit au plateau par l'explosion du « je » et la mise en jeu de Simone par plusieurs actrices, qui, en s'en emparant, dévoilent d'autres aspects d'elles-mêmes – m'inspirent. Qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on peut faire de sa vie ? Voilà, au fond, la question qu'elle explore.

C'est aussi pour cette raison que la figure de Zaza, sa meilleure amie d'enfance disparue lorsqu'elle avait à peine vingt ans, est si importante dans le spectacle – il y a bien sûr les prémisses du désir lesbien, mais surtout elle incarne une sorte de double sacrifié, soulignant une part d'énigme dans l'existence : pourquoi on arrive à s'arracher à quelque chose alors que d'autres, non ? À l'origine, c'est Simone qui est « rangée », elle regarde Elisabeth comme un être libre, fascinante justement du fait de cette liberté qu'elle déploie. Zaza lui offre un exemple de ce qu'elle pourrait être, elle. Par un jeu de hasard, de chance, combiné à d'autres mobiles inexplicables, c'est elle, Simone, pourtant, qui va « s'en sortir », tandis que la figure tutélaire disparaît à la fleur de l'âge. L'entreprise des mémoires prend la dimension d'un tombeau pour Zaza ; cette place faite, trente ans plus tard, à cette amie me touchait énormément.

D'où le pluriel du titre ?

Dès le départ, notre but était de décentrer la figure de Simone de Beauvoir pour trouver la voie du spectacle. Avec ma dramaturge, Rachel de Dardel, nous avons très tôt établi cette architecture en deux parties. Je voulais donner une vraie envergure à l'enfance, à l'adolescence qui n'en finissent pas, dont on a l'impression qu'elles ne finiront jamais. Elle décrit cette chose qui m'émeut bien au sujet de cette période, avec laquelle on peut facilement s'identifier : l'impression d'être dans la salle d'attente de la vie. Quand est-ce que celle-ci va commencer, *enfin* ? Créer cette empathie, en montrant Simone avant qu'elle ne soit un personnage public, reconnu, permet ensuite d'entraîner le public, de produire une connivence. Et on a tendance à l'oublier, mais le premier texte qu'elle finit, ce n'est que dans les années 1940, alors qu'elle est née en 1908.

Pour elle, la Libération est aussi une libération sur tous les plans... Pouvez-vous revenir sur la genèse de la deuxième partie du spectacle ?

Nous voulions proposer une optique plus directement politique et contemporaine : comment Simone de Beauvoir est regardée, comment elle est haïe. C'est très impressionnant, cette hostilité à son égard. Je ne peux pas m'empêcher de voir là la misogynie à l'œuvre, qui frappe toute femme qui déborde de la place qu'on attend d'elle. Qu'est-ce que c'est qu'une femme qui s'autorise à faire de la philosophie, écrire des romans, des essais et ses mémoires comme si elle était Chateaubriand alors que personne ne l'a fait jusque-là ? Eh bien, pour beaucoup, c'est insupportable – surtout cette expression-là de soi, depuis un corps féminin, avec cette honnêteté-là. En plus, comble de l'horreur, elle n'est pas *sympathique*. Dans les mémoires, sa vitalité est liée à la question de la rage, cette chose qui vient de l'enfance, celle qui l'étreint quand elle est enfermée dans le cabinet entre les balais et les plumeaux, lorsqu'elle est punie, et qu'elle garde toute sa vie comme moteur. Le revers de cette rage, c'est qu'elle met à mal son capital sympathie. Quel type de colère peut exprimer une femme sans passer par des modèles de violences masculines ?

Cela est notamment sensible, dans cette deuxième partie, concernant la guerre d'Algérie, qui est la toile de fond de l'écriture des mémoires. La rédaction des trois premiers volumes se confond en effet avec celle-ci, ce qui mène à la fin à une superposition du temps de la narration avec la fin de la guerre. Vous rapportez son engagement auprès de Djamila Boupacha, une militante du Front de libération nationale (FLN) arrêtée pour une tentative d'attentat. Dans sa prise de position lors du procès de cette dernière, on l'entend, cette colère. Qu'est-ce que cela fait, au fond, une femme qui dit la vérité ?

À cette période, Simone de Beauvoir opère un changement de cap, elle prend cette attitude qui nous guidait, nous, depuis le début : un décentrement. Elle laisse place à l'histoire, et, dans le dernier tome, elle s'éclipse presque complètement, collecte des archives, des documents, des discours cités *in extenso*. C'était très important pour moi de travailler sur la guerre d'Algérie parce qu'on ignore souvent cette période dont notre présent porte pourtant encore les stigmates. Je crois qu'aujourd'hui, on bataille toujours avec ses conséquences : la verticalité de la Ve République, la concentration des pouvoirs, l'état d'urgence, l'armature légale soutenant le glissement vers l'autoritarisme qu'elle permet. Le spectacle rentre là plus directement en résonance avec notre présent, il s'attache à établir ces coordonnées-là : pourquoi on nous raconte sans cesse en cours d'histoire que la IVe République a été marquée par une grande instabilité ? Nous avons été rattrapées par toutes ces questions. Nous défendons un théâtre de la mémoire, mais aussi un travail sur l'urgence du maintenant.

À ce moment-là, elle est rattrapée par le milieu bourgeois, chauvin, colonial de son enfance : la guerre d'Algérie, c'est le retour du refoulé dans sa vie, et la crise historique s'associe à une crise personnelle. Elle se sent complice, malgré elle, de cette violence extrême qu'elle réprouve.

C'est là où je trouve que c'est passionnant d'entendre ces différents niveaux de parole portés par les mêmes acteurs, ce qui témoigne de ces différentes couches car on a encore en mémoire ce qui a été joué précédemment. Si on était snob, je dirais qu'on s'inscrit dans cette deuxième partie dans une forme de « post-brechtisme », en ménageant des décalages, une certaine distance entre les acteurs et les personnages pour relier le passé et le présent, ce qui permet de faire des commentaires au moment où l'on rapporte une parole archivée. Ce qui m'intéresse, ce sont ces effets de seuils où l'on est toujours soi et, en même temps, heureusement, autre chose. Quand Nina [Villanova, *ndlr*] traverse le texte de Sartre sur le procès Jeanson [*un groupe de militants français soutien du FLN, ndlr*], bien sûr on le montre comme document à travers ce *reenactment*, mais ça n'aiguise l'intérêt que si cette parole est portée depuis aujourd'hui. Plutôt qu'un rapport à l'Histoire, c'est en cela que je parle plus volontiers d'un travail de la *mémoire* dans notre dramaturgie : comment celle-ci est construite, comment elle nourrit les comédiens et, au fond, tout le monde, sans que cela passe par une fiche pédagogique ou une narration simple, mais par un tissage de souvenirs sensibles.

J'aime cette élaboration à la lisière, qu'on puisse voir plusieurs facettes d'une chose pour ensuite laisser libre le spectateur de se déterminer. Est-ce que c'est Sartre qui affirme que la guerre d'Algérie a pourri ce pays ou est-ce la comédienne ? ou les deux ? C'est à vous de décider. Moi, je sais ce que j'en pense, l'actrice aussi. Ce que je retiens de Brecht, dans cette orchestration des signes, c'est cette conscience très forte de ce qu'on est en train d'accomplir ici et maintenant. Et ensuite, tout cela peut être le support de querelles d'interprétation, et le travail se fait aussi en dehors de la salle.

Comment avez-vous travaillé, concrètement, cette matière très massive – c'est le moins qu'on puisse dire [**le spectacle s'inspirant du Deuxième Sexe, des Cahiers de jeunesse, des Mémoires d'une jeune fille rangée, de La Force de l'âge et des deux tomes de La Force des choses, ndlr**] ? Qu'est-ce qui a guidé vos choix pour tailler dedans ?

D'abord, je dis aux comédiens : « Lisez autant que vous pouvez ! » C'est important selon moi que chacun soit imprégné des textes, je ne dois pas avoir trop d'avance dans la familiarité avec la matière par rapport à aux acteurs et aux actrices. Nous développons une écriture de plateau, je leur demande au départ d'improviser à partir de ce qui les a touchés. Où est-ce que leur sensibilité penche ? Cela me permet d'inviter les collaborateurs et collaboratrices à un endroit un peu plus auctorial. J'écris des longues versions, on fait la navette avec le plateau, et puis je réduis, je condense. Je distribue les rôles tout autant que les comédiens s'en emparent. On cherche ensuite à voir comment tout cela s'incorpore, comment tout se meut ensemble au plateau. Et l'aspect politique, la formation d'un sujet nous a servi de guide pour tracer notre route dans les œuvres, ce qui nous a poussés à mettre de côté les anecdotes intimes.

Même si c'est un écrit autobiographique qui n'avait pas comme finalité un plateau de théâtre, la langue est volontairement claire dans les mémoires, et, en quelque sorte, toujours *adressée*, Simone de Beauvoir dit d'ailleurs qu'elle souhaitait y faire entendre sa « voix vivante ». Cela a-t-il facilité le passage à la scène ?

À la suite de la publication du *Deuxième sexe*, Simone de Beauvoir reçut beaucoup de courriers de lectrices lui affirmant que c'était un livre capital, mais qu'elles n'y comprenaient rien. Des chercheuses soutiennent que si elle a écrit ses mémoires, c'est sans doute aussi pour répondre à ces demandes, en narrativisant sa pensée de l'émancipation. Non pas en faisant un exemple, au sens où elle serait exemplaire, mais en montrant ce parcours d'émancipation en acte, à travers une personification : à l'échelle de ma vie, y compris ma vie quotidienne, quelles sont les conditions simples de l'autonomie, qu'est-ce que c'est d'avoir un métier, d'aimer, de s'engager, etc. ? Avec cette volonté-là, oui, le théâtre trouve des points d'appui.

Votre compagnie s'appelle Animal architecte et vous la dirigez avec Emma Depoid, qui est scénographe. Quelle place prend la scénographie dans le travail – celle-ci me semble être dans ce spectacle la matérialisation d'une dramaturgie en acte, traduisant ce mouvement entre enfermement et explosion des carcans ?

Nous dirigeons la compagnie ensemble, avec toujours des doubles validations pour tout, pour prendre des décisions très concrètes. C'est très important, cette aventure à deux au quotidien. Concernant notre méthode, Emma lit les mêmes éléments que le reste de l'équipe, je lui raconte ce qui me traverse, elle prend des notes, y associe des images. On conçoit ce qu'il y aura sur le plateau ensemble, ce qui donne lieu à une genèse simultanée : de mon côté, le texte ; du sien, le dispositif. Et l'architecture est cette élaboration commune avec tous les éléments du langage théâtral. Nous sommes attentives à ce que la scénographie soit construite dans le temps plutôt que dans l'espace, on cherche à ce que le spectacle soit un processus temporel. Le décor structure le temps, la physicalité du plateau scande des étapes, et elle soutient la transformation des corps au fur et à mesure. Au début, la structure représente un appartement bourgeois parisien qui sera ensuite désossé. Le nom de la compagnie vient de notre désir de faire un théâtre à la fois architecturé, qui tente d'élaborer une mise en intelligence, et très « animal », en mettant en avant l'intuition, le ludisme pur, la spontanéité.

Vous mainteniez que ce travail sur la mémoire concerne aussi l'urgence du maintenant. Auriez-vous envie de vous frotter à une matière plus directement contemporaine ?

Je crois que le théâtre est fondamentalement intempestif. Déjà, tout simplement, du fait des conditions de production actuelles qui font que l'on met trois ans à monter un spectacle, ce qui rend difficile un théâtre d'intervention. Je me suis penchée à un moment sur un texte de Sandra Lucbert, mais je crois qu'en effet une obsession pour le passé me traverse, et je pense sincèrement que le théâtre est une vieille forme...

Cela me fait penser à Julien Gosselin, le nouveau directeur du Théâtre de l'Europe – Odéon, où joue en ce moment *Les Forces vives*, dont le titre d'un spectacle jouait avec cette ambiguïté : *Le Passé* – le théâtre, lui-même, n'était-il pas ironiquement désigné ainsi, cet art vivant qui s'incarne sous l'apparence d'un spectacle-zombie ?

J'ai trouvé que c'était passionnant, oui, avec cette idée que le théâtre est un art mort, un art du passé, mais je pense qu'il ne va pas complètement au bout de son idée – sa caméra, par exemple, elle est très vivante ! Il y a une scène qui en particulier m'a bouleversée, et que j'ai trouvée incroyablement contemporaine – et ce sont ces résonances du passé au présent qui lui donnent une chambre d'écho, qui m'intéressent aussi : c'est quand la personnage principale, interprétée par Victoria Quesnel, se retrouve confrontée à son violeur et qu'on la rabroue, l'air de dire « non mais ça va », cherchant à diminuer ce qu'elle a subi. À ce moment-là, il n'y a plus de musique, plus rien d'autre que ce qui se passe entre eux...

C'est d'ailleurs probablement cette soudaine économie de moyens qui permet à l'émotion d'éclater.

Absolument, car on a été bombardé jusque-là. Mais je ne pense pas, de mon côté, que le théâtre soit un art mort, pas du tout, c'est au contraire un art très précieux aujourd'hui car il met en place un autre régime de l'attention. L'attention est une denrée qui est devenue très rare, une espèce en danger à l'heure où nous sommes sollicités en permanence. Je n'ai pas une attitude nostalgique, je ne pense pas que le théâtre soit condamné à être vieillot, poussiéreux. Mais nous devons assumer que nous travaillons depuis un médium minoritaire qui permet de construire une communauté d'attentions qu'appelle la représentation.

C'est sûrement de son archaïsme que le théâtre tire désormais sa force. D'ailleurs, on observe, à mesure que tout pousse à l'efficacité et à raccourcir la durée des contenus, une radicalisation dans le théâtre public : on se bat pour imposer des spectacles (très) longs.

C'est encore un espace où c'est encore possible de défendre ces longues traversées, mais c'est une vraie lutte. Et je crois qu'on autorise beaucoup plus les metteurs en scène hommes à défendre ce genre de format que les femmes...

Comment être une metteuse en scène féministe ?

C'est un vrai sujet. Un technicien me disait encore hier qu'il était surpris de mon attitude, qu'on m'écoute alors que je ne crie pas... Les méthodes ont tout de même un peu changé ! Je crois que c'est la première fois, avec ce spectacle, que je me suis autorisée à réellement « diriger » à ma façon, sans mimer la grosse voix ou la colère, ce qui ne m'empêche pas d'être très exigeante, parce que le spectacle est très précis techniquement. Cela n'implique pas de problème d'autorité, je ne cherche pas, ou plus, à copier des modèles masculins – pas qu'ils soient en soi pourris, même si c'est peut-être le cas, mais ça serait oblitérer d'autres façons de faire qui seraient plus proches de moi. Et je ne veux pas clamer que j'ai dirigé ce spectacle « comme une femme », avec tout ce que ça implique comme stéréotypes et essentialisation.

Le fait d'être aussi au plateau en tant que comédienne a-t-il tenu un rôle dans cette prise de position ? Cela ne vous a-t-il pas poussée à « lâcher » sur certains points, à mieux responsabiliser l'équipe ?

Jouer entraîne nécessairement une position de vulnérabilité. En retour, cela oblige à une très grande confiance, parce que tout simplement je ne peux pas tout voir, tout contrôler, ce que j'avais tendance à faire dans les créations précédentes. Le rêve, et cela rejoint le propos de Beauvoir, c'est une forme d'autonomie pour chacun, que tous les participants du spectacle fassent les choses pour eux, pour elles. Cela repose sur une profonde confiance auprès de mes camarades de jeu qui sont des amis comme de la technique. Tout le monde sait ce qu'il a à faire, ils le font ensemble en assumant leur part pour que la création soit réussie. Et moi, je suis comblée sur ce spectacle, c'est très beau à voir.

Les acteurs et actrices ont en effet des partitions physiques, assez chorégraphiques. Vous avez mentionné votre formation en philosophie. On dit souvent qu'un des problèmes classiques de la philosophie occidentale est « l'oubli du corps ». Est-ce cela qui a participé à vous mener sur les planches ?

J'ai toujours voulu jouer. Pour des raisons familiales, j'ai dû faire un détour avant d'embrasser totalement ce désir. Mais c'est sûr que cela fait partie des raisons de mon arrêt des études théoriques. C'est très étrange, à vingt ans, de sentir que le corps n'est pas au centre. C'est certain que la fréquentation des livres – pratique qui m'habite encore beaucoup –, notamment ceux de Bergson et Spinoza, m'a influencée et m'influence toujours dans ma manière de mettre en scène. Cela m'a structurée, c'est fondamental. Cependant, je ne fais pas de la philosophie en tant que telle, même si le théâtre est une pratique qui donne à voir et à vivre au public et aux gens qui le font des illuminations, des moments qui font vérité, comme moi j'ai pu en vivre à travers les livres.

Je pense à cette triade : la philosophie, la politique ou le militantisme et l'art. J'ai mis du temps à arriver à ce constat, mais maintenant je l'accepte : on ne peut pas tout faire en même temps. Chacun de ces domaines implique un investissement, et, dans le cas du théâtre, la pratique concrète de la répétition, l'acquisition d'un artisanat. J'ai la chance de pouvoir créer avec des gens talentueux, dans des conditions privilégiées bien que toujours plus mises à mal, et je crois que, de plus en plus, j'embrasse réellement mon métier plutôt de me maintenir dans l'idée, le rêve que je m'en faisais. Pour *Les Forces vives*, je me suis préoccupée de questions basiques de dramaturgie, par exemple comment faire comprendre sans expliquer, laisser place à l'amusement, à la performance d'acteur. C'est sûrement cela, un parcours d'artiste : on part des frustrations de la création précédente pour donner naissance au spectacle suivant. Et là, je me suis attelée au concret et à accepter ma place.

NDLR : Les Forces vives, une création d'Animal architecte, au Théâtre de l'Europe – Odéon jusqu'au 20 décembre 2024.

Puis du 12 au 21 mars 2025 à La Comédie, Centre dramatique national de Reims

Et les 8, 9 et 10 avril 2025 aux 13 vents, CDN de Montpellier

Ysé Sorel

CRITIQUE

La Fureur de vivre

Les Forces vives

Auguste Poulon

Créations, Festivals

8 décembre 2024



© Simon Gosselin

Si la mise en scène de figures littéraires ou historiques ne parvient que rarement à s'élever au-dessus de son sujet et à sortir de l'ornière monographique, voire hagiographique, force est de constater que Camille Dagen et Emma Depoid, avec la brillante insolence de leur jeunesse et le concours de formidables comédiennes et comédiens, évitent de tomber dans le piège qu'encourt le théâtre-documentaire en s'attaquant à la figure mythique de Simone de Beauvoir.

Simone de Beauvoir, c'est cette jeune femme en jean et t-shirt blanc qui ouvre la pièce et qui par les mots dits échappe aux ténèbres qui la traquent et la poursuivent ; c'est cet enfant – incarnée par l'étonnante et talentueuse Hélène Morelli – hurlant de rage dans son cercueil de bois, c'est aussi cette jeune fille découvrant qu'elle est femme et se révoltant contre la vieille pour conjurer la mort ; ce sont ces comédiennes et ces comédiens, nés pour la plupart après la mort de celle que René Maheu avait affectueusement surnommée le Castor et traversés pourtant par la voix, les mots, les doutes, la rage, les rêves et les cauchemars de cette figure bien souvent réduite, dans l'imaginaire commun, à quelques phrases tronquées ou caricaturées. C'est nous enfin, miroirs pâles et blêmes d'une colère qui nous effraie parce que nous sentons combien elle est justifiée et probe.

Les mots de Beauvoir, couchés sur le papier à des périodes diverses où l'horizon intime et historique s'obscurcissait, sont les stigmates d'une rage capable encore de renverser l'injustice et de combattre

l'infâme. Camille Dagen et Emma Depoid n'ont pas pour objet de nous imposer une figure univoque, dans une sorte de geste mimétique qui aurait été vain et malvenu. Elles ont simplement offert un bel écrin épuré aux mots de celle qui refusa d'abdiquer, comme avaient pu le faire les « grandes personnes » de son entourage, et qui n'a eu de cesse d'échapper aux « il faut » entendus depuis toute petite. Comme la vie est violente et comme l'Espérance est lente...

La première partie, allant de l'enfance à la Seconde Guerre mondiale, alterne entre les intermittences d'un cœur plein d'une rage de vivre et de purs moments de respiration, parfois comiques. Les pans de murs ajourés deviennent des obstacles que la jeune Simone de Beauvoir franchit sans répit afin d'échapper à un espace de plus en plus contraint. Ils tracent ainsi sur le plateau les contours d'un labyrinthe perpétuellement mouvant dans lequel Simone de Beauvoir se retrouve emprisonnée. Les ondulations scéniques permises par les déplacements de ces montants de bois sont la métaphore spatialisée d'une explosion viscérale et intime qui fait voler en éclat le carcan qui enserme la jeune fille, puis la jeune femme. Cette chrysalide de bois et d'acier disparaîtra d'ailleurs lorsque la jeune fille prendra son envol. Le plateau, à la fois espace de projection de l'intime traversé par des rêves et des cauchemars et prison où défilent la petite et la grande histoire (la guerre d'Algérie), éclairé par des bougies vacillantes ou de pâles néons froids, est occupé de manière particulièrement judicieuse. Oscillant entre légèreté et gravité, la scénographie nous embarque dans une traversée trépidante où il ne s'agit pas de raconter une vie mais bien plutôt de montrer les errances de toute vie prise en étau dans un champ de forces.

On suit avec enthousiasme Camille Dagen, Hélène Morelli, Marie Depoorter, Nina Villanova et Sarah Chaumette, tour à tour Simone de Beauvoir, dans ce labyrinthe mémoriel transformé en chambre d'écho de nos propres jugements tantôt drôles, tantôt absurdes ou inquiétants. Camille Dagen et Emma Depoid ont réussi ce brillant tour de force de donner à voir une Simone de Beauvoir qui nous était jusque-là inconnue, sans la trahir un seul instant et sans rien dissimuler pourtant, tout en mettant au jour les mécanismes d'une théâtralité qui ne s'impose jamais comme un spectacle monolithique destiné à éblouir le spectateur mais qui préfère montrer les tâtonnements et les recherches d'un collectif plein d'envie, de talent, de force et de beauté. Réjouissons-nous de pouvoir encore voir au théâtre un tel travail : puissions-nous ne jamais en être floués !

INFOS

FESTIVAL : FESTIVAL D'AUTOMNE

Les Forces vives

Genre : Théâtre

Texte : Animal Architecte, Simone de Beauvoir

Conception/Mise en scène : Camille Dagen, Emma Depoid

Distribution : Achille Reggiani, Camille Dagen, Hélène Morelli, Marie Depoorter, Nina Villanova, Romain Gy, Sarah Chaumette

Lieu : Odéon-Berthier (Paris)

A consulter : <https://www.festival-automne.com/fr/edition-2024/animal-architecte-les-forces-vives>

Théâtre

29.11.2024 → 20.12.2024

« Les forces vives » : Beauvoir portrait pop

par Laura Dumez

09.12.2024



La compagnie Animale Architecte propose une immersion de 3h30 dans l'existence selon Beauvoir. Tour à tour, sept actrices se saisissent de son « je » et font raisonner ses écrits. La mise en scène et l'appropriation de sa littérature, de sa pensée, de son chemin sont fulgurants. Ensemble, par la pluralité de leurs voix, de leurs corps, de leurs interprétations, iels nous offrent un portrait beauvoirien incommensurable.

Ça bruisse. Par le fond une femme entre, un rasoir électrique en main. Les lames attaquent son crâne, le mettent à blanc. En motte, sa tignasse jonche sur le sol. « La mort m'a épouvantée dès que j'ai compris que j'étais mortelle ». Qui parle ? Simone évidemment. Là aurait donc été toute la matrice de sa vie : sa mortalité.

La prise de conscience de son individualité

Dès sa jeunesse, la mort rôde autour de Simone. Carré court, une actrice nous fait traverser ses jeunes années. Toute la première partie, nous sommes chez les Beauvoir. Les Beauvoir en réception, les Beauvoir pendant la Première Guerre mondiale, les Beauvoir en pleine séduction, les Beauvoir répondant aux questions de leurs filles. Une deuxième comédienne endosse Simone. Elle est enfant, bébé presque. Le décor est minimaliste ; il s'agit d'un cagibi suspendu en hauteur dans lequel elle est enfermée, punie, et de quelques parois pour former des pièces, comme une maison de poupée. Simone est une poupée hors sol, hors de son monde, déjà. Une forme d'austérité règne, d'étrangeté, d'anormal. Le tout est porté par une logistique scénique apparente. Des masques d'âne et de bœuf font de Simone une messie, enfant prodige. Une caméra se déplace et montre, en fond de scène, les visages en gros plans et les hors champs à la façon de [Julien Gosselin](#). Tout ancre la fabrication d'une personnalité hors normes, dès l'enfance.

Voici la première force de la proposition, la mise en corps de l'enfant Beauvoir, ou plutôt d'une enfant Beauvoir à partir de ce que le collectif a tiré de ses recherches. Elle paraît agitée, muée par une forme de folie d'esprit. Elle a 7 ans, elle est « terriblement pieuse », « terriblement chauvine », on la sent simplement terrible. Une troisième comédienne prend le costume : elle est jeune adolescente, elle est déchainée, travaillée par la sexualité, la poussée du corps, les livres interdits. Elle a quelque chose de trivial. Elle est vagabonde, mais elle ne le sait pas encore. Pour l'heure, Simone dit qu'elle ne se mariera jamais (soit !) parce qu'elle aime trop ses parents, elle préfère entrer au couvent ! La petite fille rangée est encore loin d'elle-même, se dit-on.

La perte la tourmente. Les Simone, des différents âges, parlent entre elles. Les personnages face public, se changent, changent de rôle et de ton. Le vertige commence à la prendre. Par sa petite voix intérieure, celle de ses âges perdus, elle est prise en étaux comme l'était, dans la scène initiale, la comédienne au crâne rasé par un rectangle de lumière qui la pressait dans l'espace. C'est la mort qui rôde. Celle d'une partie d'elle-même. La puberté la propulse dans une matérialité d'elle-même qui la sépare de sa famille. Tout bouge en Simone, comme les parois sur scène. Elle est « indécente » pour sa mère qui se méfie d'elle, laide des dires de son père, avec « un cerveau d'homme ». Elle est comme un monstre, prise au piège, opprimée. La musique compresse l'air autant que la pièce qui se resserre sur Simone. Il est question de la douleur de grandir, de cette violence de devoir exister pour soi.

Le fracas de Zaza

La deuxième force de cette proposition, qui agit un peu comme une révélation pour les néophytes, c'est l'impact de sa rencontre avec Zaza, et celui de la mort de Zaza. L'amie prodigieuse. Elle est la vraie révolutionnaire, celle qui résiste et qui tient tête, qui va lancer Simone autant que s'engouffrer dans son sillon, qui va s'y perdre. Cette importance de Zaza est matérialisée par l'inscription en fond de scène de « Premier chapitre », et par le jeu scénique, par son « je ». Ces scènes sont comme un passage de relais, comme si toutes les questions de Zaza, toute sa folie, toute sa pertinence, toute sa radicalité, Simone les avait reçues en héritage.

Cette alternance entre les scènes avec Zaza et les scènes d'adolescence de Simone ancre la fonction fondatrice de l'amie dans la pensée. Zaza était joie, Simone était tristesse. Zaza conjurait la mort, Simone était obsédée par la perte. Ensemble, les jeunes filles se projettent dans le monde. Zaza a comme enfanté Simone, puis elle disparaît. Simone passe dans une autre dimension, et, physiquement, elle est hors champ, visible sur l'écran en fond de scène. Il s'y joue une vie où Zaza n'est plus, et où Simone est Castor. Elle vit en bande et elle a l'esprit bâtisseur. Une bande sans Zaza, qui à 21 ans, est essoufflée, anéantie par ses choses qu'elle aime qui ne s'aiment pas entre elles. Les épaules basses, elle s'affaisse, elle se meurt.



Simone est orpheline de Zaza, et « tout cela n'existe pour personne ». La finitude du monde se matérialise en la mort de Zaza, et Sartre est sa boussole. Elle ne peut que (se) combattre. Elle exulte et sa diction tourbillonne. Il n'y a plus de barrières, et en fond de scène, la porte est grande ouverte. Pendant trente ans, elle a limé les bars et les écrits, usé l'amour, consumé sa folie et sa rage, anéanti l'ennui, encensé la complexité et la pluralité de ses « je » qui s'incarnent dans les six corps présents face au public. Ils conjurent avec Simone la mort en nous offrant le vertige de son existence.

Héritages

Au-delà de ce portrait tranché et vertigineux, enfanté d'une recherche colossale, la compagnie prend deux partis pris forts. La Deuxième Guerre mondiale est un trou noir, elle est l'entracte. Et la deuxième partie concerne une part d'héritage de l'autrice souvent peu mise en avant : la guerre d'Algérie. Avant d'y mettre les pieds, les actrices nous exposent, incarnent leurs recherches : bruit de clavier, d'onglets, de radio, voix de journalistes. Que de talents de diction, d'imprégnation ! Que de recherches ! Iels ont dû se plonger féroce dans ses archives, et iels ont mis l'accent sur son vécu de la guerre d'Algérie, sur la matrice que cette guerre a constituée pour ses écrits : « Mon passé, l'Algérie, cela ne va pas ensemble, je suis barrée par l'un pour écrire sur l'autre ». Et ce qu'iels ont compris pendant leurs recherches, c'est que tout ce que Beauvoir a écrit, elle l'a écrit pendant la guerre d'Algérie.

Les actrices sont elles, dans leur posture contemporaine, chercheuses de l'héritage, autant qu'elles sont Simone et Jean-Paul. Leurs voix et leurs corps auscultent la préoccupation que ces deux êtres ont eue pour cette période, leur impuissance, leurs tracasseries. De la déclaration de Sartre lors du procès du réseau Francis Jeanson à l'attentat de leur 42 rue Bonaparte, leurs textes et leurs prises de paroles sont des archives, ils sont les archives qui n'existent pas. Cette guerre a été leurs cris, l'incarnation d'un engagement pluriel qui est le leur, de l'affaire Djamila Boupacha à l'accès au pouvoir de De Gaulle qui signe la fin de leur idéal. « Je suis française ce mot m'écœure la gorge », voilà aussi ce que Beauvoir nous a laissé, au-delà de son « on ne naît pas femme, on le devient ». Elle nous a laissé des incantations, des chemins, des tourments et des vertiges pour conjurer les néants.

Le travail de tissage des textes et de mise en scène relève d'une complexité qui fait honneur à la pensée de la philosophe, et le jeu fait honneur à son « je » qu'elles incarnent. Une ultime comédienne entre en scène, virevolte, joue sur ses appuis, fait le bilan. Elle lui ressemble. Elle nous parle de la vieillesse, d'arriver à l'essence de soi. Sur scène, il n'y a plus rien – rien que le cagibi. On est à la moelle de Beauvoir.

Théâtre de l'Odéon – Atelier
Berthier. Pour réserver, c'est
[ici](#).

Visuel : © Simon Gosselin



THÉÂTRE

LES FORCES VIVES

Comment se faire une chambre à soi avec le monde entier

De Simone de Beauvoir

Mise en scène Camille Dagen, en collaboration avec Emma Depoid

Avec Sarah Chaumette, Camille Dagen, Marie Depoorter, Romain Gy, Héléne Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova

NOTRE RECOMMANDATION :



TAGS :

Simone de Beauvoir Camille Dagen Emma Depoid Sarah Chaumette Marie Depoorter Romain Gy Héléne Morelli Achille Reggiani Nina Villanova Théâtre de l'Odeon

VU par ANNE-CLAUDE AMBROISE-RENDU

Le 10 décembre 2024

INFOS & RÉSERVATION

Théâtre de l'Odeon Ateliers Berthier

1, rue André Suarès
75017 PARIS

Tél. : 01 44 85 40 40

<https://billetterie-en-ligne.theatre-odeon>

Jusqu'au 20 décembre 2024. Du mardi au samedi à 20h.
Dimanche à 15h.

THÈME

- Enfant rageuse aux inextinguibles colères, adolescente pleine de vitalité, Simone se trouve confrontée à un véritable défi :
 - comment avoir une vie, une vie à soi, devenir la créatrice de sa propre existence, comment échapper aux assignations de genre et de classe que lui impose une famille aimante certes, mais bourgeoise et catholique ?
 - Comment devenir ce qu'elle veut être : un être plein d'appétits, de curiosité et de joie de vivre, un être « *ému d'exister* » comme le lui dit Merleau-Ponty, qui dialogue avec le monde ?
 - Comment être une femme qui pense, avec rigueur et passion et qui n'est pas seulement « *la compagne de Sartre* », malgré leur inépuisable complicité, mais travaille à réduire le divorce qu'elle constate entre « *sa condition proprement humaine et sa vocation féminine* » ?
- Tout ceci elle le fut, et pleinement, mais aussi un être soumis aux impératifs de l'histoire et de ses guerres, la guerre d'Algérie l'ayant bouleversée et mobilisée avec une intensité qu'on oublie parfois. Et elle s'insurgea parfois contre les « *beautés menteuses* » de l'art et de la nature qui font oublier l'horreur des massacres.
- Et puis il y a les défis, plus universels encore, des amis qui disparaissent, du temps qui passe, de la vieillesse qui alourdit le corps et l'âme et de la mort qui jette son ombre tragique sur toutes les vies et durant toute la vie.

POINTS FORTS

- Le montage des différents textes, sans laisser de côté les pages les plus mémorables de l'autrice, ménage aussi d'heureuses réminiscences de lecture et des percées passionnantes sur des aspects moins connus de l'existence de Simone de Beauvoir, à partir des *Cahiers de jeunesse*, notamment.
- Le spectacle est présenté en deux parties : l'enfance et la jeunesse d'abord, jusqu'à la rencontre avec Sartre et la guerre, la notoriété publique, introduite par une évocation très actuelle des commentaires inouïs que continue à susciter son œuvre (et en particulier *Le Deuxième sexe*), puis vient l'enchaînement des scènes consacrées à la guerre d'Algérie, qui pourrait ressembler à un autre spectacle en rompant en partie l'unité du récit, mais qui conduit au contraire à mettre en relief les écueils que rencontre nécessairement toute existence engagée dans son temps.
- Le rôle de Simone est joué par quatre femmes différentes, au fil des âges certes, mais pas seulement. Ce que suggèrent les dialogues qui s'engagent parfois entre deux d'entre elles c'est une interrogation sur l'unité et la stabilité de l'identité. Vouloir être soi certes, mais ce soi est mouvant.
- Le déplacement au gré des changements de scène et de l'action des panneaux ou plutôt des structures roulantes qui cloisonnent des espaces distincts sur l'immense scène des Ateliers Berthier et sur lesquels s'accrochent et se décrochent des éléments de décors accentue le dynamisme du spectacle.

QUELQUES RÉSERVES

- L'inventivité même de la mise en scène induit quelques ratés : un excès d'agitation, de cris, de mouvement qui teintent certaines scènes aux couleurs de l'hystérie.
- De la même façon, l'artifice de la série de « *bon !* » qui ponctue un moment de l'évocation de la guerre d'Algérie paraît un peu lourd et la gestuelle de la scène finale, celle de la vieillesse, presque outrageusement « *jeuniste* ».

ENCORE UN MOT...

- On pourrait dire de Simone de Beauvoir, née en 1908 dans une famille aisée et morte en 1986, comme on l'a dit de Victor Hugo, qu'elle est une « *femme-siècle* » portant en elle et avec elle l'histoire de la France.
- C'est bien pourquoi, entre théâtre documentaire et récit de vie intime, ce spectacle saisit à partir de la vie de Simone, femme engagée, l'histoire du siècle. Avec elle, il explore les archives de la guerre d'Algérie, l'affaire Djamilia Boupacha faisant écho au choix qu'elle fit d'écrire ses mémoires précisément pendant cette guerre.
- Qu'il donne envie de lire ou relire l'ensemble de cette œuvre importante n'est pas le moindre des mérites de ces *Forces vives*.

UNE PHRASE

- « *La mort m'a épouvantée dès que j'ai compris que j'étais mortelle. Au temps où le monde était en paix et où le bonheur me paraissait sûr, je retrouvais souvent le vertige de mes quinze ans devant cette absence de tout qui serait mon absence à tout, pour toujours, à partir d'un certain jour ; cet anéantissement m'inspirait tant d'horreur que je n'admettais pas qu'on pût l'affronter de sang-froid.* »

L'AUTEUR

- Composé avec des extraits du *Deuxième Sexe*, des *Cahiers de jeunesse*, des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, de *La Force de l'âge* et de *La Force des choses* (tomes 1 et 2) de **Simone de Beauvoir** (© Éditions Gallimard), le texte du spectacle offre une synthèse éclairante de l'œuvre du « *Castor* », de ses choix théoriques de philosophe, comme de ses engagements politiques.
- Les objectifs de la compagnie Animal Architecte, fondée en 2018, sont en harmonie avec les parcours de cette femme à la tête bien faite et éminemment politique.

Théâtre et danse

Les spectacles de la semaine : «Ici sont les dragons» d'Ariane Mnouchkine, «Brasser de l'air et s'envoler» de Xavier Guelfi...

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. A voir aussi : «La prochaine fois que tu mordras la poussière», d'après Panayotis Pascot et «Lacrime» de Caroline Guiela Nguyen.

par [SERVICE CULTURE](#)

publié aujourd'hui à 7h14

Pour aider nos lecteurs à s'y retrouver dans une offre culturelle foisonnante, les journalistes du service Culture de Libé déblaient le terrain et vous livrent l'essentiel de ce qui leur a plu dans l'actualité des sorties de films, d'albums, de pièces et de spectacles, de séries et de livres. Et tous les samedis, notre Top 10 de la semaine, toutes disciplines confondues. [Retrouvez nos sélections.](#)

«Les forces vives», de Camille Dagen et Emma Depoid



«Les forces vives». (Simon Gosselin)

Lancée à vive allure, la vie de Simone de Beauvoir. Lancé à vive allure lui aussi ce cinquième spectacle de la trentenaire Camille Dagen portée par l'épatante scénographie d'Emma Depoid – trois heures et demie qui happent et passent en un rien de temps. La vitesse n'est pas l'uniformité. [Dagen et Depoid restituent l'épaisseur et la complexité d'une vie](#), de l'enfance à la guerre d'Algérie, et la vieillesse de la philosophe.

Les Forces vives, jusqu'au 20 décembre aux Ateliers Berthier-Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne 2024. Puis sept représentations jusqu'au 21 mars 2025 à La Comédie de Reims ; et du 8 au 10 avril aux 13 vents de Montpellier.

[10 décembre 2024](#) par [Clara](#)

Les Forces vives de la Compagnie Animal Architecte

En rassemblant les Mémoires de Simone de Beauvoir à ses romans *Le Deuxième Sexe*, *Cahiers de jeunesse*, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La Force de l'âge* et *La Force des choses* (tomes 1 et 2) de Simone de Beauvoir publiés aux Éditions Gallimard, la compagnie Animal Architecte propose une oeuvre immersive dans la vie d'une des plus grandes figures intellectuelles du 20e siècle.



Une plongée dans son enfance, élevée sous la coupe de la bourgeoisie catholique française, des affres adolescentes, aux tourments politiques qui viendront balayer sa vie et donc ses œuvres. Camille Dagen, metteuse en scène, propose un théâtre physique, où les comédiens et comédiennes se mettent à l'épreuve en permanence. Les émotions sont étirées jusqu'à l'épuisement, les textes sont des récits inachevés puisque collectés sans ordre précis. Les Forces vives permettent ainsi un pas de côté sur la vie d'une femme dans les années 1930, d'une intellectuelle, d'une militante, offrant ainsi un cahier de bord historique, politique et sociétal.

Sans aucun doute, il y a beaucoup à dire, ainsi qu'à écrire, et donc à jouer. Si bien que la pièce peut pâtir de quelques longueurs infusées à chaque séquence, perdant le rythme et l'essence même du propos. Malgré tout, le théâtre de Camille Dagen est un théâtre qui nous parle, dans le sens : qui vient nous parler. Il nous attrape, nous interroge, nous rend actifs dans les interrogations des personnages.

Conception, écriture et mise en scène [Camille Dagen](#)

Scénographie et collaboration artistique [Emma Depoid](#)

Photographies © Simon Gosselin

Au théâtre Odeon – Ateliers Berthier 17e jusqu'au 20 décembre 2024

© Pour le dire



LES FORCES VIVES DE CAMILLE DAGEN ET EMMA DEPOID : QUAND L'EXISTENCE PRÉCÈDE L'ESSENCE D'UNE FEMME

SPECTACLES Milène Lang

Dans *Les Forces vives*, présenté aux Ateliers Berthier - Odéon, Théâtre de l'Europe dans le cadre du Festival d'Automne, le collectif Animal Architecte, fondé en 2018 par Camille Dagen et Emma Depoid, revient sur la figure, aussi complexe que fascinante et ambiguë, de la philosophe Simone de Beauvoir. Refusant le biopic, le spectacle s'appuie sur des extraits tirés de l'un de ses essais, fondateur de la pensée féministe en France, *Le Deuxième Sexe*, mais aussi sur les écrits autobiographiques plus intimes de l'écrivaine, des *Cahiers de jeunesse*, aux tomes 1 et 2 de *La Force des choses*, en passant par les *Mémoires d'une jeune fille rangée* et par *La Force de l'âge*, livrant un portrait tout kaléidoscopique de la philosophe et évoquant comment, à force (vive) d'expériences et de décisions, de Beauvoir est devenue une femme autre que celle qui était née avec elle en 1908.



C'est ainsi tout naturellement que Camille Dagen elle-même s'avance sur le plateau nu à l'ouverture du spectacle. Elle porte un jeans bleu et un débardeur blanc. La simplicité de sa tenue fait écho, avant de venir s'y fracasser, aux mots de Beauvoir qu'elle reprend. Elle campe une Beauvoir âgée qui revient sur sa vie, qui évoque comment son existence, faite de choix et de rencontres, a été celle d'une conquête, comme ce halo de lumière qui grandit au plateau pour finalement l'inonder : celle d'un « je », d'une identité, d'une place, d'un espace, qui tous contreviennent à ceux-là même qu'avait déterminés la naissance bourgeoise et catholique de Simone de Beauvoir. Rapidement, les thèmes centraux de la philosophie existentialiste dont Beauvoir est, avec Sartre puis Camus, l'une des représentantes majeures s'imposent en réalité comme les moteurs dans la vie même de la philosophe. Convoquant avec intelligence les pages de celle que René Maheu a surnommée le Castor, *Les Forces vives* font de la présence, de l'absence et de la mort la triade conceptuelle au cœur de la vie de Simone de Beauvoir, comme les trois piliers de la scénographie et de la dramaturgie du spectacle.

Les jeux du « je »

A cette première Beauvoir succède la suivante, alors enfant, à qui Hélène Morelli prête son corps fluide et élastique : s'ouvre ainsi la valse des Beauvoir, jamais incarnée par la même comédienne ou le même comédien (Achille Reggiani aussi aura le célèbre fichu de Beauvoir entre les cheveux). Chacune des comédiennes et chacun des comédiens apportent ainsi un peu d'eux-mêmes à la figure de Beauvoir, jamais donc tout à fait elle-même. C'est comme si, semblait nous dire Camille Dagen, l'identité n'avait de sens que dans son éternel rejeu, dans sa perpétuelle remise en jeu, dans son caractère éminemment ludique. Du désir de la Beauvoir adolescente, campée par Marie Depoorter, qui affirme : « J'ai réfléchi, jamais je ne me marierai, je ferai des choses », découle finalement toute l'existence de Beauvoir et avec elle son refus catégorique de penser une essence, immuable, intangible et toujours-déjà-là. Viendront encore, la Beauvoir de Nina Villanova puis, pour finir, celle de Sarah Chaumette, plus grave, avant que ne s'avancent, sur le devant de la scène, toutes les versions de Beauvoir, dans leurs différents costumes, comme les pièces d'un même puzzle, les vues multiples d'un kaléidoscope.



En refusant aussi bien le discours hagiographique qui consisterait à encenser Beauvoir en en faisant une sainte (celle-là même qui jouait d'ailleurs, enfant, avec sa sœur Poupette, au jeu licencieux des martyrs, fantasmant à la sexualité de Sainte-Blandine) et une icône – féministe par exemple – et la vision volontiers scandaleuse ou sulfureuse où l'on ne retiendrait d'elle que le couple libre qu'elle a formé avec Sartre et les liaisons qu'elle a eues avec ses étudiants, *Les Forces vives* refuse de cantonner Simone de Beauvoir à une seule image. Sinon à celle de femme, elle-même soumise à la maxime même à laquelle on résume aujourd'hui la pensée de Beauvoir « On ne naît pas femme, on le devient. ». Ainsi, devenir femme, c'est être en continuel devenir ; être Beauvoir, c'est devenir toujours une nouvelle Beauvoir, de la petite fille rangée empreinte de la bigoterie catholique maternelle, en passant par l'étudiante désirante qui se plonge et se prélassse dans le travail intellectuel et par la militante anticolonialiste et anti-raciste écœurée par la France et sa moribonde Cinquième République. Cette image éclatée et cette projection de soi en dehors de soi sont traduites au plateau par la multiplication des rideaux et des voiles et par les jeux sur leur hauteur, qui tantôt masquent et larvent, tantôt révèlent et accueillent les images fugaces et évanescences d'une Beauvoir filmée en direct mais éminemment mouvante, éminemment insaisissable, avec les plis et les vacillements du tissu.

ÊTRE BEAUVOIR, C'EST DEVENIR TOUJOURS UNE NOUVELLE BEAUVOIR

Espaces, territoires et conquêtes

Véritable éloge de la métamorphose, le spectacle *Les Forces vives* déroule ainsi la scénographie audacieuse d'Emma Depoid, centrée sur une matrice, celle de la cage en bois dans laquelle est enfermée, au début du spectacle, la Simone enfant et qui aurait pu constituer, si Beauvoir était restée pour toujours la petite Simone de Beauvoir, fille de Georges Bertrand de Beauvoir et de Françoise Brasseur, son cercueil. En partant de cette cage, la scénographie d'Emma Depoid déploie ainsi des pans de murs, décharnés et désossés, réduits à leur structure métallique autant qu'à leur fonction (celle d'être mur, porteur ou barrière, c'est selon), que les comédiennes et comédiens au plateau ne cessent de manipuler et de déplacer, faisant continuellement bouger les lignes et refusant la platitude de ce qui est fixe, tout en soulignant que même le mouvement, même le tournant, même la virevolte et la volteface parfois enferment, contraignent, limitent et empêchent. Car il ne s'agit pas, dans *Les Forces vives*, de présenter, de manière naïve et simplifiée, une trajectoire de vie tournée vers l'émancipation dans laquelle la libération s'opèrerait *in fine*, garantissant, par un mouvement tout dialectique, un progrès ultime et irréversible. Bien au contraire, accordant une place centrale aux trois guerres qu'a connues Simone de Beauvoir – les deux guerres mondiales et la guerre d'Algérie – le spectacle rappelle aux spectatrices et aux spectateurs qu'il n'existe aucune leçon de l'Histoire, que l'opresseur ne tarde pas à devenir l'opprimé et vice-versa, et même que toute existence est une butée.



SIMONE DE BEAUVOIR : LE CORPS FEMININ ENTRE MYSTIQUE ET MARTYRE

Marion Bauer

Chignon serré, sourire pincé, regard figé... Pour ceux qui connaissent son œuvre superficiellement, Simone de Beauvoir est la féministe « classique » par excellence, rationnelle et impassible. En somme, une moraliste pète-sec. De l'autre côté du miroir la réalité est pourtant toute autre. La vie de l'auteure des *Mémoires d'une jeune fille rangée* se f

Ainsi à l'esthétique de la ligne mouvante vient s'adjoindre celle du heurt et du choc, laquelle commence par la construction même de la pièce, en deux parties et où la guerre – celle de 1939-1945 – constitue l'entracte et marque un moment de bascule, un point de rupture. Lorsqu'il regagne alors la salle, le public découvre ce qui pourrait constituer un immédiat second entracte, alors joué et qui vient faire se heurter et s'entrechoquer les commentaires misogynes qui ont accompagné la publication en 1949 du *Deuxième Sexe* et ceux, toujours aussi sexistes, que l'on peut trouver en 2024 sur internet au sujet de Beauvoir. L'ironie jubilatoire et le second degré des comédiennes et comédiens au plateau entrent en collision avec la violence des critiques. Car il est indéniable que la seconde partie, qui s'ouvre sur le constat affligeant d'un patriarcat toujours omnipotent, assume une fonction politique dans laquelle le heurt, le choc et la rupture sont non seulement définitifs, mais aussi nécessaires et inévitables. Rompant ainsi avec le ton plus intimiste de la première partie dans laquelle sont donnés à voir, de manière assez convenue finalement, des moments charnières de la vie de la petite fille, de l'adolescente ou de la jeune femme : des premières règles à la découverte de la réification du corps féminin opéré par le regard masculin, en passant par la rupture avec les parents, la seconde partie ouvre sur l'engagement viscéral de Beauvoir contre la colonisation française de l'Algérie et la guerre qui en a découlé. Prenant donc son public de court, Camille Dagen et sa troupe d'actrices et d'acteurs dynamitent la platitude bourgeoise, la bassesse politicienne et l'hypocrisie des Français, ces « consentants étourdis » coupables de complicité face aux exactions menées contre les Algériens. La transe de Romain Gy prend les traits d'une danse macabre où les fantômes du passé colonial, raciste et collaborationniste de la France planent sur le plateau autant que dans l'esprit du public à l'heure où la classe politique et la société françaises s'extrême-droitisent. Loin de représenter la figure de l'intellectuelle percluse dans sa tour d'ivoire, Beauvoir incarne, dans la seconde partie, la possibilité de conjuguer le travail intellectuel et créatif avec l'engagement politique et militant. Est convoqué alors son article du 2 juin 1960 dans lequel Beauvoir prenait position en faveur de Djamilia Boupacha, cette militante du FLN victime de torture et défendue par Gisèle Halimi. De Gaulle est mis au pilori et avec lui, la Cinquième République, ce régime où, de sa création en 1958 jusqu'à aujourd'hui semble-t-il, les mots liminaires de la philosophe s'affirment bien comme un invariant : « ce qu'il y a de plus scandaleux dans le scandale c'est qu'on s'y habitue ». Comment en effet ne pas sentir, dans la vivacité de la seconde partie et la rage qui habite les comédiennes et comédiens sur scène, tous nés dans les années 1990-2000, une force vive, un souffle et un élan, qu'ils partagent avec Beauvoir ? Comment ne pas entendre, derrière les indignations de Beauvoir, les cris d'une jeunesse engagée, et pas seulement fougueuse et idéaliste, devant le spectacle grotesque et mortifère des actuels « consentants étourdis » qui détournent les yeux devant les nouveaux colons et les nouveaux bourreaux ?

- *Les Forces vives*, d'après Simone de Beauvoir, du 29 novembre au 20 décembre 2024 aux Ateliers Berthier – Odéon, Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival d'Automne.
- Une création de Animal Architecte
- Avec Sarah Chaumette, Camille Dagen, Marie Depoorter, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani et Nina Villanova
- Conception, écriture et mise en scène : Camille Dagen
- En collaboration avec : Emma Depoid
- Scénographie et costumes : Emma Depoid
- Dramaturgie : Rachel de Dardel
- Collaboration artistique en jeu : Lucile Delzenne
- Lumière : Sebian Falk-Lemarchand
- Compositeur : Kaspar Tainturier-Fink
- Vidéo et cadre : Typhaine Steiner
- Perruques : Kuno Schlegelmilch
- Conception dispositif technique : Édith Biscaro.
- Crédit photo : © Simon Gosselin

Un article par Milène Lang, le 13 décembre 2024

« Les Forces vives », l'acte de résistance de Simone de Beauvoir



Photo Simon Gosselin

Aux commandes des oeuvres mémoriales de l'intellectuelle française, les deux figures de proue de la compagnie Animal Architecte, la metteuse en scène Camille Dagen et la scénographe Emma Depoid, ne parviennent pas à donner suffisamment de relief théâtral à son itinéraire hors des sentiers battus.

Sur le papier, le projet de la compagnie Animal Architecte pilotée par Camille Dagen et Emma Depoid était, tout à la fois, beau et périlleux, ambitieux et audacieux, voluptueux et vertigineux. Pour leur cinquième création après *Durée d'exposition*, *Bandes*, *La vie dure (105 minutes)* et *Mutmassungen über Jakob*, la metteuse en scène et la scénographe, dont le tandem repose sur un dialogue très étroit entre leurs deux spécialités, n'ont pas jeté leur dévolu sur un ouvrage unique, mais sur une myriade, sur un ensemble de près de 4 000 pages qui permet de reconstituer la trajectoire de l'une des figures les plus emblématiques de la vie des idées du XXe siècle : Simone de Beauvoir. À partir de l'essentiel de ses oeuvres mémoriales – *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *La force de l'âge*, *La force des choses* –, de ses *Cahiers de jeunesse* et, plus sporadiquement, de son fameux essai *Le Deuxième Sexe*, les deux jeunes artistes n'ont pas cherché à évoquer, mais plutôt à invoquer l'intellectuelle française, à emprunter ses pas, ceux qui, à la fin des années 1950 et au début des années 1960, l'ont conduite à rédiger ses *Mémoires*, à observer sa propre mutation qui, en quelques dizaines d'années, a permis à la petite Simone de devenir la grande de Beauvoir. Mais une telle existence, dans sa richesse et sa complexité, peut-elle tenir dans un seul spectacle, aussi ample soit-il – quatre heures, entracte compris ? À l'évidence, non. Car, au sortir des *Forces vives*, force est de constater que le pari de Camille Dagen et Emma Depoid est assez largement perdu, que le duo n'a pas réussi à donner suffisamment de relief théâtral à cet itinéraire hors des sentiers battus.

D'aspérités, l'existence de Simone de Beauvoir ne manque pourtant pas, tant, loin de répondre à une destinée toute tracée, sa vie ressemble de part en part à un combat avec l'émancipation intime, puis politique, pour boussole. Née en 1908 dans une famille de la bourgeoisie parisienne, la future autrice n'est pas programmée pour devenir une intellectuelle hors norme, mais plutôt une épouse exemplaire, à l'image de sa mère. Élevée dans une ambiance de paradis perdu, tel qu'elle le met en scène au début des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir vit les premières années de son enfance avec ses parents, Georges et Françoise, pour modèles, et sa soeur, Hélène, surnommée « Poupette », pour acolyte. Soumise à une éducation catholique, qui la rend pieuse, autant que patriote lorsque son père est mobilisé sur le front en 1914, la « jeune fille rangée » développe une forme de rage en elle, qui trouve une résonance dans l'amitié, qu'à l'âge de neuf ans, elle noue avec « Zaza ». Tandis que, au moment de l'adolescence, en même temps que l'apprentissage de son corps, elle fait peu à peu sécession avec une figure paternelle décadente qui, dans les années 1920, se vautre dans une vie « dissolue », tient un discours politique de plus en plus haineux et célèbre l'oeuvre d'Anatole France quand, de son côté, elle préfère *Les Nourritures terrestres* d'André Gide, Simone de Beauvoir largue totalement les amarres avec cette sphère familiale conservatrice grâce à sa relation étroite avec la littérature, mais aussi avec les milieux intellectuels de gauche où, alors que, sous le surnom de « Castor », elle prépare l'agrégation, elle fait la connaissance de Maurice Merleau-Ponty, René Maheu, Paul Nizan, et bien sûr de Jean-Paul Sartre.

Sur cette rampe de lancement émancipatrice, Camille Dagen s'attarde, logiquement, durant toute la première moitié de ses *Forces vives*. Tout en évitant l'écueil du *biopic* grâce à la diffraction de la figure de l'autrice qu'elle représente en train de s'observer à différents âges de son existence, la metteuse en scène calque, malgré tout, sa dramaturgie sur la linéarité – fictive – des *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Bien consciente qu'elle ne pourra pas adapter *in extenso* l'oeuvre d'origine, elle joue avec les rythmes, s'adonne à de (très) nombreuses ellipses temporelles et spatiales, mais aussi à un exercice d'étirement du temps qui, au plateau, peut parfois passer pour de l'appesantissement. Loin de parvenir à faire se répondre, avec force, les différentes facettes de l'intellectuelle, à faire réellement s'entrechoquer des fragments littéraires venus de divers horizons qui, par leur collision, s'éclaireraient l'un l'autre, **l'adaptation de Camille Dagen donne lieu à un portrait superficiel, voire un peu fade, de la jeune Simone. En dépit des quelques fulgurances scénographiques orchestrées par Emma Depoid, avec le renfort de l'envoûtante musique de Kaspar Tainturier-Fink et de la belle création lumière de Sebian Falk / Sébastien Lemarchand, et de l'engagement des comédiennes et des comédiens, à commencer par Camille Dagen et Nina Villanova**, cette phase de poussée libératrice peine, paradoxalement, à décoller, et le carcan familial paraît un peu trop exploré dans ses moindres recoins, alors que ses effets délétères sont immédiatement perceptibles.

Suivant le basculement littéraire opéré par Simone de Beauvoir dans le style de rédaction de ses *Mémoires*, la metteuse en scène, une fois l'entracte passé, s'essaie, à son tour, à un renversement théâtral. Tandis que la période de la Seconde Guerre mondiale, qui occupe la deuxième moitié de *La force de l'âge*, est éclipsée et remplacée par un petit numéro, plutôt convaincant, reproduisant la réception critique, y compris actuelle, du *Deuxième Sexe*, la dernière partie des *Forces vives* reprend la construction beaucoup plus composite de *La force des choses*, « barré » par la Guerre d'Algérie, qui matrice alors son écriture et l'existence de son autrice. De la déclaration de Jean-Paul Sartre, apportant, à distance, son soutien aux accusés du réseau Jeanson lors de leur procès, à la tribune « Pour Djamilia Boupacha » publiée par Simone de Beauvoir dans *Le Monde* pour plaider la cause de cette militante du FLN, en passant par les passages du *Journal d'une défaite*, rédigé à la suite du retour de De Gaulle aux affaires en 1958, **Camille Dagen empile les fragments qui, s'ils montrent l'engagement politique, et humain, puissant de l'intellectuelle, peinent à restituer son côté le plus subversif et à tendre vers une réflexivité sur la femme qu'elle était devenue.** Scéniquement trop statique, en manque de situations de jeu suffisamment charpentées pour donner de la chair à cette série d'idées, cette ultime partie, outre une maîtrise du plateau encore à parfaire et un interminable monologue de fin que l'aridité scénique transforme en *pensum*, prouve, à son corps défendant, que ce projet, par son ambition même, s'avérait sans doute trop copieux, et que Simone de Beauvoir, par sa résistance intime aux cases et aux codes, demeurera, peut-être à tout jamais, profondément insaisissable.

Les Forces vives

d'après *Le Deuxième Sexe, Cahiers de jeunesse, Mémoires d'une jeune fille rangée, La force de l'âge et La force des choses* (tomes 1 et 2) de Simone de Beauvoir

Une création de Animal Architecte

Conception, écriture et mise en scène Camille Dagen

Scénographie et collaboration artistique Emma Depoid

Avec Marie Depoorter, Camille Dagen, Romain Gy, Hélène Morelli, Achille Reggiani, Nina Villanova, Sarah Chaumette

Dramaturgie Rachel de Dardel

Assistanat à la mise en scène et collaboration artistique en jeu Lucile Delzenne

Régie générale et régie plateau Edith Biscaro en alternance avec Typhaine Steiner

Création lumière Sebian Falk / Sébastien Lemarchand

Compositeur Kaspar Tainturier-Fink

Création vidéo et cadre Typhaine Steiner

Création costumes Emma Depoid

Création des perruques Kuno Schlegelmilch

Assistanat à la scénographie et aux costumes Clara Hubert

Régie vol et plateau Marinette Jullien

Régie lumière Edith Biscaro

Régie son Félix Mirabel

Régie vidéo Emma Depoid

Stagiaires Eve Grosset Bourbange, Noa Gimenez

Conception vol Marc Bizet

Construction de la scénographie Atelier Artom et les ateliers du CDN de Besançon

Conseils et soutien technique Nicolas Ahssaine

Stock costumes du TNS avec le soutien de Pauline Zurini

Production Animal Architecte

Coproduction Odéon – Théâtre de l'Europe ; Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène européenne ; Le Phénix – Pôle européen de création à Valenciennes ; CDN de Tous – Théâtre Olympia ; CDN de Besançon Franche-Comté ; La Comédie – CDN de Reims ; La Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien du Fonds de production de la DGCA

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National, la participation du Jeune Théâtre en région Centre – Val de Loire et du fonds d'insertion du TNB

Accueil en résidence au Théâtre 13

Animal Architecte est soutenue et accompagnée par la DRAC Grand Est – Ministère de la Culture au titre de l'aide au conventionnement.

Cette création a bénéficié du don d'un élément de la scénographie du spectacle *Un amour impossible*, mise en scène Célie Pauthe, scénographie Guillaume Delaveau.

Durée : 4h (entracte compris)

Vu en mai 2024 au Théâtre Olympia, CDN de Tours

*Odéon – Théâtre de l'Europe, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
du 29 novembre au 20 décembre*

*La Comédie, CDN de Reims
du 12 au 21 mars 2025*

*Théâtre des 13 vents, CDN de Montpellier
du 8 au 10 avril*